

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE^{JT}

REVUE
MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODEON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.

Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Printemps : Wanda Melcer-Rutkowska. — Aux Volontaires Polonais nous élevons un monument: Rosa Bailly. — Thadée Starzewski. — Ce qu'il faut répéter: Pierre Garnier. — A travers le désert blanc: W. Sieroszewski. — La cinquième division des fusiliers polonais en Sibérie: Thadée Schweitzer. — Parlons polonais. — Les ouvriers Polonais en France. — A la Diète de Pologne. — La peinture polonaise. — Weygand. — Un hommage de l'Amérique à la Pologne. — Les Polonais dans l'Orne après l'insurrection de 1830 (suite). — La bibliothèque Polonaise: Aura Wyleżyńska. — La légende des mines de sel. — L'Action des Amis de la Pologne.



L'ÉGLISE ST-JEAN ET L'UNIVERSITÉ DE VILNO

PRINTEMPS

LE CERISIER FLEURISSANT

Voilà le printemps qui approche, et notre tâche est terminée.
Les pétales rosissent ; le soleil les enflamme d'un tendre baiser.
Sur les tombes abandonnées ne vois-tu point les brins d'herbe qui se lèvent ?
Un oiseau bat des ailes sur son nid et remue les branches craquantes de séve.
Bientôt toutes les fleurs fleuriront, on pourra entendre murmurer les abeilles,
Du blanc cerisier au jardin les pétales rosissent au soleil.
Est-ce que je ne savais pas tout cela, et avant que vous ne me l'ayez dit ?
Mes rêves refleurissent au printemps ainsi que le jeune cerisier.

LA TOILETTE PRINTANIÈRE

Il faut bien que je me distingue des arbres !
Impossible de m'en aller comme eux
— Rose du sang prêt à jaillir des branches,
Des branches nouvelles qui fleurissent au printemps.
Il faut bien que je me distingue des arbres !

Il faut bien que je me distingue des fleurs !
Impossible d'aller la tête penchée,
Frémissante sur la longue tige du corps
Tel un lys sur sa tige frémissante.
Il faut bien que je me distingue des fleurs !

Il faut bien que je me distingue des champs !
Impossible d'aller la robe fleurie,
Une robe verte du genre dit crinoline,
Ceinturée du ruisseau bleu et clair,
Il faut bien que je me distingue des champs !

Oh ! que ce soit même par ma robe,
Mon costume tailleur en gabardine
Et mon petit chapeau en paille vernie.
Que je puisse séparer mon être
Des champs, des arbres, de toutes ces fleurs !

WANDA MELCER RUTKÓWSKA.

(Traduit par Jean Chmielinski.)





Aux Volontaires Polonais, nous élevons un Monument

Combien de Polonais ont servi notre France, au cours de l'histoire, on ne saurait les compter ! Les uns ont laissé de glorieux noms, inscrits aux voûtes de l'Arc de Triomphe : Dombrowski, Sulkowski, Zayaczek. Certains sont devenus légendaires, comme « le Bayard Polonais », le prince Poniatowski, maréchal de France, qui refusa une couronne royale pour mourir en protégeant la retraite de Leipzig. On connaît Lipkowski, défenseur de Chateaudun et Bosak-Hauke, défenseur de Dijon, pendant l'Année Terrible. Mais ceux qui n'ont pas laissé de nom, ils sont innombrables. On les a vus accourir par centaines de milliers, oubliant tout ce qui n'était pas le danger ou la gloire de la France, sœur de leur patrie polonaise. Ils sont venus avec leur jeunesse, leur courage, leur ardeur, dans les armées de la République et de l'Empire, ceux des Légions, ceux de la Garde, les officiers des campagnes d'Italie et d'Egypte, les cheval-légers de Somo Sierra, les martyrs de Saint-Domingue, les fidèles de l'Île d'Elbe et de la défense de Paris en 1815. Ceux qui survécurent à tant de batailles, où leur valeur les mettait au premier rang, ceux-là auraient pu terminer leur vie dans l'amertume : Napoléon, qui avait usé d'eux sans compter, avait sacrifié la Pologne à ses ambitions, et le regretta trop tard à Sainte-Hélène.

Pourtant, quinze ans après, encore sous le coup de l'affreuse déception, en 1830, les Polonais se dressent contre les armées du tsar pour les empêcher de tomber sur la France. Ils savent qu'ils ne sont pas prêts, qu'ils seront vaincus. Ils acceptent la défaite et une aggravation de leur misérable sort pour sauver notre liberté. Le second Empire les déçoit, après avoir excité leur espoir. N'importe, ils viennent à nous en 1870, et la Pologne ressentira comme nous la douleur de notre défaite. La France vaincue est obligée de s'allier au pire oppresseur des Polonais, la Russie... Pourtant, à la première menace de guerre, voici des milliers de volontaires polonais sous nos drapeaux : ceux qui vivaient en France, ceux qui étaient au Brésil, aux Etats-Unis, ceux qui peuvent s'échapper de la Pologne opprimée. Cette fois, que pourraient-ils espérer de nous ? Ils connaissent la force colossale de l'Allemagne, ils savent que la Russie ne lâchera pas sa proie polonaise sur les instances de son alliée. Ils viennent, pourtant ; ils oublient carrières, ambitions. Ils offrent leur vie qu'ils pourraient garder pour eux, qu'ils devraient, peut-être, garder pour leurs enfants, leurs vieux parents. La France est en danger ! Ils le savent mieux que nous, et ils ne calculent pas ; ils la défendent.

Que d'amour ! Que de fidélité ! Comment ne serions-nous pas touchés jusqu'au fond du cœur ! Ils ont été de ceux dont le courage et la ténacité ont sauvé notre pays. Leurs poitrines vivantes ont tenu contre les avalanches de mitraille. Cette terre qu'ils ont imprégnée de leur sang, c'est notre terre. L'histoire de nos souffrances et de nos gloires, c'est leur histoire. Ils sont désormais inséparables de cette France qu'ils ont aimée jusqu'à la mort.

Et nous, nous leur garderons à jamais la reconnaissance qui leur est due.

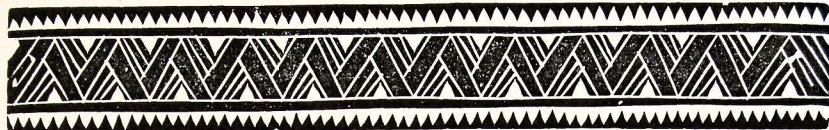
Il faut magnifier cet élan qui a jeté vers nous à l'heure du danger, ces armées de Polonais, — cet élan où il entraînait tant de confiance dans notre destinée, tant d'amitié pour nous, un si grand esprit de sacrifice allié à une si ardente générosité, — cet élan qui dépasse la mort en l'affrontant, et qui prouve la jeunesse et l'allégresse d'une race, quelques meurtrissures qu'elle ait subies.

Nous élèverons à Paris, sur une place publique, le monument de notre gratitude à nos frères polonais. Il ne sera pas funéraire ; il attestera les sentiments les plus beaux et les plus féconds de l'âme humaine. Un monument où les jeunes gens de France et de Pologne viendront rêver de leurs aînés, et se dire : « Nous serons comme eux ! »

ROSA BAILLY.

Premières souscriptions

R. B.	1.000 fr.
Anonyme	1.000 fr.
M. Haefely	300 fr.
Docteur Vincent du Laurier	1.000 fr.
M. Pierre Garnier	50 fr.



Ceux qui ressuscitèrent la Pologne

Thadée Starzewski



Cracovie, vient de mourir M. Thadée Starzewski. Sa vie peut aider à comprendre comment les Polonais ont maintenu vivante la patrie polonaise sous l'oppression et comment ils ont préparé sa résurrection politique.

Né en 1860, à Cracovie, fils d'un violoniste célèbre, petit-fils d'un officier de 1830, Starzewski ne vivait, ne respirait que pour sa

patrie ; il la servit de mille façons. Et il la servit sans jamais rien attendre d'elle en retour.

Sa jeunesse se passa à l'époque du « travail organisateur » ; il entra dans la vie ayant pour mot d'ordre cet appel des survivants de l'insurrection de 1863 : « Organisons-nous ». Avec beaucoup de ses camarades, il croyait que le temps des complots et des insurrections était passé, et que la question la plus urgente, c'était de grouper les forces de la nation, de développer l'instruction, de la répandre parmi les masses et surtout d'organiser sur des bases économiques l'existence de la nation.

Il fut notaire à Wadowice et plus tard à Podgorze et enfin à Cracovie (1901). Il montra partout une remarquable clairvoyance et un grand esprit d'initiative. Il travailla avec la Société d'instruction populaire ; il ouvrit des salles de lecture dans les petites villes et les villages, pour éclairer la petite bourgeoisie et les paysans, leur donner conscience de leur titre de polonais.

Il publia un grand nombre de brochures et d'articles dans *Le Temps*, de Cracovie (« La parcellation de la grande propriété », « *Sursun corda* », « Les socialistes chez eux », etc...) ; il y développait l'idée que les temps étaient venus de faire intervenir le peuple en faveur de la Pologne, en améliorant les conditions économiques dans lesquelles il vivait, en lui apprenant à collaborer avec les classes cultivées, en le préparant pour ainsi dire à porter la Pologne sur ses épaules. Starzewski fut un des premiers à comprendre la valeur politique et nationale du paysan.

Dès son arrivée à Cracovie, en 1901, Starzewski organisa son travail politique et social sur une plus large échelle. Il se consacra à la réorganisation du parti conservateur, conformément aux aspirations modernes. Il fut l'un des fondateurs et un membre très actif du Club conservateur.

Pendant l'après-guerre, à l'époque de l'inflation, de l'inexpérience économique et de l'agiotage, Starzewski

se révéla incomparable, prudent et solide, au point de vue industriel et financier. On l'appréciait énormément dans les conseils d'administration. Des institutions comme « la Banque de Petite-Pologne », « La Société d'éditions de Cracovie », « La Couleur polonaise », la fabrique Piasecki, lui doivent beaucoup de reconnaissance.

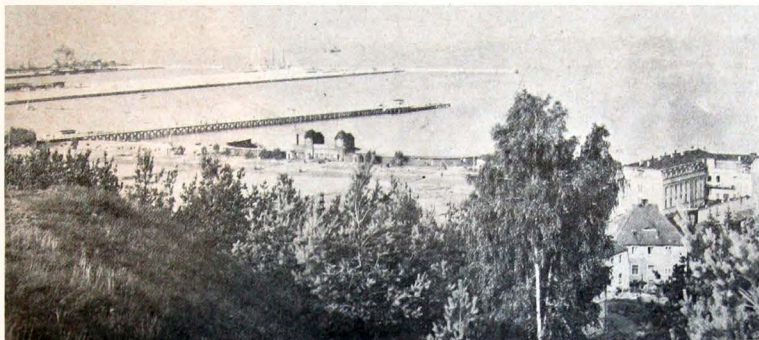
Starzewski comprenait admirablement la nécessité du travail organisateur, mais son cœur, sa plus profonde inclination naturelle l'entraînait vers les Légions de Napoléon, vers l'armée nationale du Royaume et de l'insurrection de 1830. Toute sa vie, il collectionna les souvenirs de l'époque napoléonienne ; il avait garni de gravures du temps les murs de son cabinet de travail. Ce mélange de positivisme économique, dont il sentait la nécessité, et de romantisme napoléonien, caractérise Starzewski, donne un cachet particulier à sa puissante individualité.

Au moment où éclata la guerre, ce sentiment chevaleresque rayonna tout à coup d'une flamme plus vive. La possibilité de créer une armée polonaise apparut, une armée dont nous osions à peine rêver l'existence ! désormais nous pourrions voir de véritables lanciers, et non des lanciers en peinture, les seuls que nous connaissions, nous, les descendants des insurgés. Starzewski fut l'un des premiers organisateurs de l'armée polonaise. Il se donna à cette tâche de toute son âme, avec tout l'enthousiasme qu'il avait dû réfréner jusqu'ici. Ses deux fils aînés s'engagèrent dans les Légions où il conquirit la Croix des Braves (1). Lui-même faisait partie du N.K.N. (Comité National) ; il dirigeait le département des finances, qui était chargé de réunir les fonds nécessaires pour l'armée polonaise. Il réunit ces fonds avec ardeur ; il savait merveilleusement découvrir de nouvelles sources, et employer avec sagesse les ressources péniblement amassées.

Le premier, il organisa la protection des familles des légionnaires ; il a été le promoteur de l'aide financière et juridique aux prisonniers ; il a développé, par sa propagande, le culte de la légion polonaise en Pologne et à l'étranger.

Dès le début, il a considéré le « Commandant » Pilsudski comme le restaurateur et le représentant symbolique de l'idée de l'armée polonaise, et ce sentiment dominait en lui tous les autres. C'est ce qu'a ressenti et exprimé magnifiquement le peintre Malczewski, lorsqu'il a représenté Starzewski revêtu d'une armure de chevalier, l'ange de la Pologne ressuscitée près de lui.

(1) L'un d'eux est M. Jean Starzewski, dont l'ouvrage sur Pilsudski a été l'objet d'une étude dans un précédent numéro de la Revue.



GDYNIA. — LA RADE

Ce qu'il faut répéter

Le couloir est polonais parce qu'il a toujours appartenu à la Pologne depuis qu'elle existe, sauf au XIV^e siècle où il lui fut momentanément ravi. En ces temps lointains, la Prusse Orientale, province *slave* colonisée par les Chevaliers Teutoniques, était déjà isolée du reste des Etats allemands.

Le couloir est polonais parce que, placé sous la lourde domination prussienne à la suite du partage criminel de la Pologne, malgré 150 ans d'efforts de germanisation, de persécutions, de déportations, *sa population est restée polonaise* ; elle a conservé ses mœurs, sa langue et, plus fort que jamais, l'amour de la Patrie Polonaise. De 1871 à 1912, au cours de treize législatures, elle n'a envoyé au Reichstag *que des députés polonais protestataires et pas un seul député allemand*.

Le couloir est polonais parce que, pour une population totale de 1.450.000 habitants, il compte, d'après les statistiques les plus favorables à l'Allemagne, *moins de 13 % d'Allemands*. Ce pourcentage décroît sans cesse : la natalité est *deux fois plus forte* chez les Polonais que chez les Allemands.

Le corridor ne gêne nullement l'Allemagne. Nous le prouvons : Indépendamment de la voie maritime, *six voies ferrées* assurent les communications entre la Prusse Orientale et l'Allemagne en traversant le corridor. Les passagers et les marchandises qui les empruntent ne sont soumis à aucune formalité de passeport ou de

douane. Le trafic annuel des marchandises est de 4.500.000 tonnes, représentant 68 % du trafic total. Or en 1913, 47 % seulement des marchandises empruntaient la voie de terre : Qui oserait donc soutenir que le corridor gêne le commerce allemand ?

La Pologne ne peut vivre sans le couloir.

L'Allemagne possède 1488 km. de côtes et 60 ports.

La Pologne ne possède que 73 km. de côtes avec le port de Gdynia et l'usage du port libre de Dantzig.

C'est un minimum pour une nation de 31 millions d'habitants, condamnée par sa situation géographique à se servir de la Baltique.

Aussi le commerce polonais par le corridor est intense.

Les deux ports de Dantzig et Gdynia connaissent une prospérité incomparable.

COMMERCE EN	1913	1924	1930
Dantzig	2.134.607	—	8.500.000 (tonnes)
Gdynia	0	9.717	3.626.483

Ainsi : 12.400.000 tonnes, soit 50 % du commerce polonais passent par la mer ; 38 % du commerce polonais passe par Dantzig ; 95 % du commerce de Dantzig est Polonais.

Donc la Pologne ne peut vivre sans la mer et le corridor qui y conduit. Inversement, l'Etat libre de Dantzig, que les Allemands réclament, ne vit que grâce à la Pologne.



Gdynia. — Etablissement de Bains

Les desseins de l'Allemagne sont clairs. — Elle se souvient de la sentence prononcée en 1772 par Frédéric le Grand : « *Quiconque possèdera l'embouchure de la Vistule sera plus maître de la Pologne que celui qui la gouverne.* » Et en effet, 30 % du commerce de la Pologne se fait avec l'Allemagne. Si l'Allemagne possédait le corridor, elle contrôlerait $30 + 50 = 80$ % du commerce polonais ! Ce serait pour la Pologne la servitude économique suivie bientôt de la servitude politique.

Ecoutez maintenant des aveux allemands. — *Bismarck* en 1894 : « Si les rêves des Polonais devaient se réaliser, Dantzig serait pour eux une nécessité vitale. »

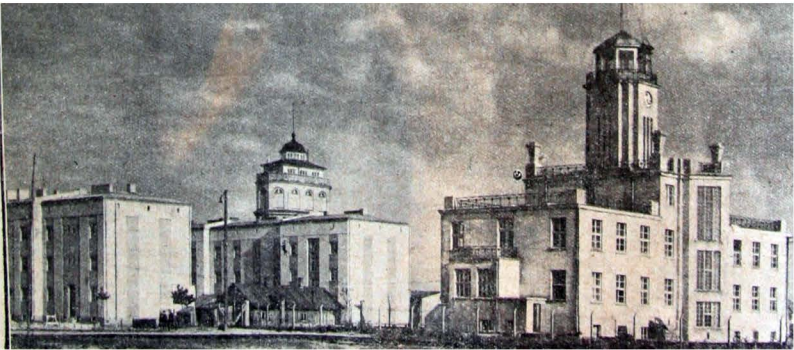
Loeb, Président du Reichstag, en 1927 : « En Allemagne on proteste contre le corridor, mais tout le monde est d'accord sur ce que la population en est polonaise. »

Ludendorff : « Une bonne propagande doit précéder le développement des réalisations politiques. Elle doit former l'opinion mondiale sans que celle-ci s'en doute. »

Et pour finir, le général *von Seeckt* : « Le corridor polonais constitue un des moyens pacifiques..... Dans cette lutte il nous faudra la force. Créer cette force est notre devoir le plus pressant. »

Pour nous, il n'y a pas de « question du couloir polonais »

PIERRE GARNIER.



Gdynia. — Une rue



A travers le désert blanc

En même temps où paraissait « A la Lisière des Forêts » (1) ce chef-d'œuvre de psychologie et presque de poésie, né dans le cadre terrible de la Sibérie du Nord, la Nouvelle Revue Française donnait dans sa collection polonaise dirigée par Paul Cazin, quatre nouvelles de Sieroszewski, fort bien traduites par le C. Teslar et le Comte de France de Tersant, sous le titre : « A Travers le Désert Blanc » (2). Si la « Lisière des Forêts » nous montre l'âme de l'auteur, héroïque et généreuse, le « Désert Blanc » nous renseigne sur les circonstances de son exil : jugement, déportation, châtiment d'une tentative de fuite, et plus tard, expédition scientifique chez les Aïnos poilus. L'intérêt en est palpitant, les sentiments pleins d'humanité, les paysages de toute beauté. Voici une page qui éroquera à la fois les souffrances des déportés et la splendeur diabolique de la Sibérie. Sieroszewski, condamné à demeurer au-delà du cercle polaire, à une énorme distance de toute route, et même de tout village, est conduit « à travers le désert blanc » par un cosaque, dans un traîneau attelé de rennes. Ils traversent des tarins, sortes de collines de glace.



ans les ravins, le vent soufflait si violemment qu'il allait nous emporter au fond avec les rennes et les traîneaux. Le guide et Alexis redressèrent sur leur visage le tablier fourré de leur « kouchlanka » (3), garantissant ainsi leurs joues contre le gel. Pour moi, je les frottais sans cesse avec les mains, car je n'avais ni « kouchlanka » chaude, ni

masque convenable. Un vent horrible traversait aisément ma petite fourrure usée et me transperçait jusqu'aux os. Toute ma chance consistait dans l'obligation ou je me trouvais de marcher toujours à pied, mais avec le froid pénétrant et la faim, je sentais que je perdais mes forces. Le vent me coupait la respiration et les battements de mon cœur me faisaient mal. En raison du manque de fourrage pour les rennes, nous ne pouvions cependant pas nous arrêter.

« Nous allons arriver ! tout ira bien. Le col n'est pas

loin. Pourvu seulement que nous puissions la... franchir ! me dit Alexis, pour me remonter l'esprit.

— Franchir qui ?

— Mais, Khalarga !

Nous passâmes une haute porte rocheuse, pleine déjà d'un loud crépuscule et de brume blanchâtre.

Il me semblait entrer dans un glacier. A la vérité, le vent sifflait dans les hauteurs, mais nous n'en souffrions pas. Cependant, un froid humide nous couvrait de givre et gela nos vêtements en un clin d'œil.

— Elle vit, diable !... murmura Alexis.

En même temps, sous mes pieds, l'eau clapotait.

— Montez, montez tout de suite sur le traîneau ! Vous allez perdre pied !... me cria-t-il encore.

Je sautai sur le traîneau, mais les rennes s'arrêtèrent aussitôt. La silhouette d'Alexis apparaissait faiblement devant moi dans la brume épaisse et blanche qui montait des profondeurs et que, sur les hauteurs, secouait le souffle de la tempête. En arrière, le guide faisait du bruit et criait : « Khoi ! khoi ! » grimpant en hâte avec les rennes et les bagages. Bientôt, il fut tout près de moi.

— Quoi donc ? L'eau ?...

— L'eau, répliquai-je, claquant des dents de froid.

— Tant pis, il va falloir creuser des marches. Elle coule comme un fleuve, les rennes n'avancent pas ! Donne la hache !... ordonna Alexis.

— Ne vaut-il pas mieux retourner en bas et y rester jusqu'au jour ?... conseillai-je.

— Jusqu'où en bas ?... A la « Bitevna » ? car il n'y a pas de « champ de mousse » plus près... on peut voyager ainsi jusqu'au jugement dernier !... Pourquoi les avez-vous dérangés ? Je vous l'avais dit. Asseyez-vous. Nous allons faire un escalier en un clin d'œil et plus loin. C'est facile !

Ils disparurent dans le brouillard et je les entendis clapoter dans l'eau, puis ils entaillèrent la glace avec le fer. Au bout d'un certain temps, ils revinrent et conduisirent les rennes en poussant des cris menaçants. Cette course avait quelque chose de diabolique, dans les ténèbres, dans le brouillard, dans l'air glacé et l'eau qui giclait sous les sabots des rennes patinant et s'agitant désespérément. Par bonheur, la lune se montra et éclaira des formes invraisemblables et terrifiantes.

Lentement, avec une difficulté inouïe, nous avançâmes, pas à pas, sur le dos du monstre glissant aux reflets verdâtres d'où s'élevait une vapeur glaciale et que surplombaient, des deux côtés, des saillies de roches menaçantes... L'eau bruissant et murmurant partout, augmentait l'horreur de cet enfer de glace... A un moment, il sembla que nous allions tous, de

(1) Chez Larousse, 1 volume, 15 fr.

(2) N.R.F., 1 volume, 12 fr.

(3) Blouse de fourrure de jeune renne qu'on met le poil à l'extérieur.

nouveau, rouler en bas, car une partie des rennes se coucha et refusa de se relever et les autres firent demi-tour. Mon traîneau fut sur le point de se renverser. Je bondis à l'aide du guide, sans prendre garde que mes souliers menaçaient d'être trempés. Nous n'aurions su, cependant, que faire des animaux tombés, si Alexis n'était accouru à notre secours alors qu'il avait déjà franchi le « tarin » et réussi à attacher ses rennes en travers du traîneau, de telle sorte qu'ils ne pussent s'échapper. Nous conduisîmes les rennes séparément et nous tirâmes, de nos propres mains, les traîneaux chargés. Alexis, aussitôt, débâlla un lit, enveloppa mes pieds mouillés dans une couverture de lièvre et m'attacha sur le traîneau pour que la fourrure ne se déroulat pas.

— Il faut se hâter vers la « powarnia », car vous avez certainement les pieds trempés... Nous avons de meilleures chaussures que vous en épais cuir de renne sauvage sur lequel l'eau glisse !... Mais, qui aurait pu s'attendre !... C'est une chose rare que la « Khabarga » jaillisse encore ce mois-ci. Du reste, elle était petite... En hiver, c'est véritablement l'enfer... Combien de chevaux ont péri avec le campement des marchands, combien de marchandises ont été détériorées ?... Personne ne peut le dire !...

En effet, lorsque, deux ans plus tard, en décembre, je passai par ce « tarin », mon passage précédent me parut une bagatelle... Cette eau clapotait sous les pieds des chevaux et des hommes, dans les ténèbres de la nuit polaire, par 60° de froid, dans un air coupant, âpre, presque palpable, cette brume qui, en un instant, se déposait comme une croûte de glace sur le visage et les vêtements, aveuglant les yeux, transformant la fourrure en une couche de givre raide et bruisante ; ces noires « falaises » sur les côtes, au-dessus desquelles, loin, très loin, scintillaient les claires étoiles, produisaient un effet d'horreur en quelque sorte dantesque et terrifiant que je n'oublierai jamais...

...Nous marchions maintenant sur le « roc nu ». Une vue merveilleuse s'ouvrait devant nous, car il y avait de hautes falaises verticales d'ocre ferrugineuse, dont les nuances extrêmement variées allaient du jaune paille clair au rouge sang. Elles descendaient, en bandes fantastiques, le long des pentes abruptes, alternant avec les bandes de neige et les noires stries d'ardoises. Toute la vallée nue, sans arbres, était emplie de pous-

sière d'or, d'oxyde de fer, et paraissait, dans les rayons du soleil de ce beau jour, quelque palais merveilleux, couvert d'un plafond de turquoise...

Il était fâcheux seulement que le vent qui soufflait soulevât des tourbillons de cette poussière d'or. Bientôt, Alexis, moi-même, le guide, nos rennes et les traîneaux, nous ressemblions tous à des statues dorées... Un goût de fer dans la bouche et une démangeaison insupportable dans nos yeux remplis de cette poussière, nous firent désirer que cette belle vue durât le moins possible. Pendant ce temps, les rennes s'estrophiaient sur les pierres aiguës et tiraient péniblement les traîneaux qui frottaient avec un grincement désagréable sur le chemin dépourvu de neige. Enfin, le plus faible des animaux tomba. Le guide l'égorgea aussitôt, le dépouilla en un instant de sa peau, avec l'aide d'Alexis, et le coupa en morceaux. Ils en profitèrent pour casser le tibia de l'animal et, quoi qu'ils y trouvassent plus de sang que de moelle, ils en suçèrent avidement le contenu. Cela les restaura ; mais moi, malgré la faim et le froid, je ne pus surmonter mon dégoût et refusai de participer à ce festin.

— Nous avons encore près de trois « kios » (20 kil.) aussi dénués d'arbres, au point même qu'on ne pourra faire le thé. Goûtez la moelle, cela vous réchauffera instantanément... Cela ne fait rien qu'il y ait du sang, cela tient à ce que l'animal était surmené, dit Alexis cherchant à me convaincre.

Je ne pus m'y résoudre et poursuivis ma route, affamé, me couvrant la tête avec la couverture de lièvre. Le traîneau cahotait, ballottait, tressautait sur les pierres du chemin. Une ou deux fois, il se renversa ; comme j'étais attaché dessus, les rennes me traînèrent quelque temps sur le sol jusqu'à ce qu'Alexis accourût à mes cris. Par bonheur, nous allions lentement, presqu'à pas, sans quoi j'aurais pu me blesser sérieusement. Je décidai donc de m'asseoir et de ne pas me laisser attacher plus longtemps. Mais alors, la bourrasque me l'enleva instantanément toute ma chaleur.

— Ecoute, Alexis, il faut nous arrêter quelque part et nous chauffer un peu ; je n'y tiens plus... criez-le au cosaque en claquant des dents.

Il me jeta un regard épouvanté et comprit que je disais la vérité.

W. SIEROSZEWSKI.





La Cinquième division des fusiliers polonais en Sibérie

Lorsque l'armée rouge eut pris Ekaterinbourg, l'armée du général Koltchak abandonna systématiquement toutes ses positions, sans tirer un seul coup de fusil, et elle se replia vers l'Est : à Nowo-Nikolaïewsk, on se trouvait la Cinquième Division des fusiliers polonais, on se prépara à l'évacuation. Maintenant que le front des armées de Koltchak était rompu, il fallait hâter cette évacuation, décidée depuis longtemps déjà, car les régiments de la cinquième division, avec quelques détachements tchèques, étaient seuls à défendre les ailes contre l'avalanche bolchevique.

Du matin au soir, les soldats préparaient dans la gare les wagons pour eux-mêmes et pour l'état-major. Dans les ateliers de chemins de fer, une fiévreuse activité régnait parmi les mécaniciens qui réparaient les locomotives. Petit à petit, on transportait dans les wagons des meubles et tout l'inventaire de l'état-major de l'armée et de la division.

Déjà, au début de l'évacuation et l'on ne sait pour quelles raisons, quelques officiers de Koltchak avec leurs détachements, organisèrent une sorte de révolte dans la ville, pour paralyser le cours normal de l'évacuation de la division polonaise ; mais les détachements du 3^e Fusiliers Polonais qui revenaient de la frontière, arrêterent immédiatement la révolte et rétablirent l'ordre.

Au commencement de Décembre 1919, le premier détachement quitta Nowo Nikolaïewsk. Les roues grinçaient sur les essieux gelés, recouverts de neige et une longue file de wagons pleins de soldats polonais, partit dans l'inconnu, à l'aventure.

L'armée de Koltchak reculait avec des trains et sur tout des traineaux. Ils allaient en file ininterrompue le long de la ligne du chemin de fer, ils y pénétraient parfois et ils empêchaient ainsi le trafic des trains. Quelques-uns sautaient sur les petits postes à l'arrière des wagons et, à cette époque de gel violent, ils passaient ainsi plusieurs stations, poussés par une peur panique. Près de la station de Litwinow, des masses de fuyards de l'armée de Koltchak, présentaient le triste tableau du retour de l'armée napoléonienne après le désastre de la Moskowa. La neige tombait en abondance, l'obscurité de la nuit et les grands bois sombres qui l'entouraient donnaient à cette scène un caractère tragique. A la lueur de dizaines, de centaines peut-être de foyers qui brillaient dans la nuit, au milieu d'un bruit d'enfer, les soldats se battaient pour trouver une

place dans les traineaux, ils s'arrachaient les dernières miches de pain qui restaient dans les voitures d'approvisionnement dont les chevaux tombaient de fatigue. Les officiers demandaient, en suppliant, une place dans les trains polonais, n'importe où, dans un coin de wagon et les soldats abandonnés par leurs chefs, partaient au hasard, ou se dispersaient dans les villages.

Les légions tchèques qui précédaient les régiments de la 5^e Division de Fusiliers Polonais, prenaient ou détruisaient sur leur passage, les appareils télégraphiques et les installations d'eau des gares, pour empêcher les polonais de les suivre, afin que ceux-ci, restant en arrière, leur constituent une arrière-garde. Et, en réalité, les régiments polonais restèrent presque tout le temps en contact avec les armées bolcheviques, et ils livrèrent de nombreuses escarmouches.

A la gare de triage de Tajga, l'abondance des trains occasionna un certain retard de ceux qui partaient vers l'est. Aussi, les détachements de la 5^e Division et les détachements bolcheviques qui les suivaient se livrèrent-ils un combat acharné autour de la gare et qui dura plusieurs heures ; à la fin, les Polonais durent évacuer la gare. Par malheur, on fut obligé d'abandonner quelques trains. Les détachements, forcés de reculer à pied, furent, à la station suivante seulement, logés dans différents trains.

A cette époque, des proclamations au peuple, publiées par le commandement des armées polonaises en Sibérie, parurent sur les murs des petites villes, près de la mairie et de la gare. Cette proclamation déclarait que l'armée polonaise de Sibérie n'avait aucunement l'intention de se mêler aux affaires intérieures de la Russie et qu'elle regagnait simplement son pays. Malheureusement, elle paraissait trop tard, et elle ne changea en rien les dispositions agressives de la population.

L'évacuation, que dirigeait en personne l'énergique colonel de la 5^e Division, Rumsza, se heurtait à des difficultés qui augmentaient de jour en jour. Les grandes gares se remplissaient de trains et un embouteillage très compliqué se produisait un peu avant l'entrée en gare. Comme, la nuit, les trains avançaient sans aucun signal lumineux à l'avant ou à l'arrière, des tamponnements avaient lieu souvent, qui ont causé la mort de bien des soldats. Des accidents de ce genre, se produisaient aussi le jour, car la voie ferrée sibérienne, riche en montées, en descentes et en tournants brusques, ne permettait pas au mécanicien de voir assez

loin devant lui, et d'autre part, les employés de la voie abandonnaient souvent leurs postes ou préparaient des sabotages. Les provisions de charbon, dans les gares, étaient complètement épuisées. C'est pourquoi, chaque train militaire comprenait deux ou trois wagons de houille ; après épuisement de cette dernière, on chauffait les locomotives avec les traverses de bois qui se trouvaient de chaque côté de la voie. Comme les installations d'eau avaient été détruites dans les gares par les détachements tchèques, on remplaçait l'eau par de la neige. Malheureusement, la lenteur du voyage avec des arrêts constants, les longues stations au milieu de la campagne entre deux gares et le froid intense, anéantirent la peine des hommes ; la neige gelait dans le collecteur. Avec une patience digne d'admiration et une volonté tenace, les soldats passaient quelquefois des nuits entières à faire fondre la neige dans les seaux, aux foyers allumés près des trains, et à apporter l'eau à la bouillotte pour la jeter bouillante dans le collecteur et sauver les locomotives de la gelée. Enfin, la locomotive commençait à gronder et à frémir, puis elle se mettait en marche à la grande joie de tous. De chaque côté de la voie noirissaient ça et là des wagons protégés au cours de catastrophes ; de loin en loin, des pattes raidies de chevaux émergeant de la neige et une tête, la mâchoire ouverte, se dressait comme une borne kilométrique sur la route du martyr et de la mort.

Dans les gares où se trouvaient à la fois des trains polonais et des trains de Koltchak, il s'élevait de vives discussions au sujet de leur départ. Les Polonais, considérant leur participation comme terminée, soutenaient que l'armée de Koltchak devait rester en arrière, où l'on était en contact permanent avec les formations bolcheviques. Ils sortaient armés des wagons et installaient des mitrailleuses de façon à protéger le départ de leurs trains. Il en résultait souvent un violent échange de mots amers et de malédictions, mais les détachements polonais avaient une meilleure organisation et leur attitude inflexible triomphait. La fraternité d'armes avait cessé d'exister ; cependant on n'en vit jamais aux mains, car les soldats de Koltchak cédaient toujours.

Vers Noël, les transports polonais commencèrent à s'approcher de Krasnojarsk ; mais ici, la révolution bolchevique avait déjà pénétré ; les détachements d'insurgés de Szczetkinn et Krawcenki, rôdaient aux environs. Fidèles à leur proclamation, les polonais n'intervinrent pas, ils se contentèrent d'occuper la gare. Une compagnie de mitrailleurs et deux trains de gendarmerie surveillaient les abords de la gare, pour protéger les convois polonais. Grâce à une entente avec le commandement des forces révolutionnaires, les trains polonais étaient autorisés à traverser Krasnojarsk. Lentement, les convois polonais quittaient la ville et bientôt les lourds wagons ébranlaient le pont jeté sur le Ienisseï, limite de fait de la puissance révolutionnaire.

Mais l'évacuation rencontrait toujours les mêmes difficultés. L'unique moyen de salut aurait été d'abandonner les trains et de se frayer une route, à pied ou en traîneau, à travers les bandes bolcheviques qui s'approchaient de la voie ferrée. Malheureusement, le commandement ne le comprit pas. Les convois étaient encombrés de gens qui paralysaient, par leur simple présence, l'humeur combative du soldat. Un grand

nombre d'officiers et de soldats voyageaient avec leurs familles qui, dans les moments critiques, influèrent directement ou indirectement sur la valeur morale des soldats, car ceux-ci, entourés de personnes chères, ne pouvaient se décider à un geste décisif.

Cette erreur devait bientôt retomber sur toute l'armée. Presque avant même l'évacuation, on avait accepté à l'armée des volontaires jeunes ou vieux, chargés de famille, et dont seules avaient éveillé le patriotisme la peur des bolcheviques et l'annonce que l'armée polonaise retournait dans son pays. Ceux-là constituaient un poids mort dans cette évacuation qui exigeait tant de peines et tant de sacrifice.

Quelques viorstes avant la station Klukwennaja, l'armée polonaise se barricada dans des tentes garnies de bois et montées sur des roues de fer. La station Klukwennaja était pleine de trains tchèques et les Tchèques ne consentirent à laisser passer que le train sanitaire polonais. Les trains stationnaient le long de la voie et l'eau gelait dans les locomotives.

Dans le wagon de l'état-major du Commandement polonais, on travailla toute la nuit. La tension des nerfs atteignit son point culminant. Les soldats du 1^{er} régiment de fusiliers polonais placèrent sur la voie des mitrailleuses et installèrent des sentinelles de chaque côté de la voie pour empêcher les officiers qui voulaient se sauver de se rendre à la gare. Ils arrêtèrent même le colonel Rumsza, commandant la division même il parvint à s'enfuir et à traverser le cordon de sentinelles ; ils fusillèrent un des sergents de ce régiment. Cependant, en dehors de ces quelques faits regrettables, les soldats ne firent subir aucune brimade à leurs officiers. Ils exigeaient seulement que ceux-ci partagent l'incertitude de leur sort.

Pendant la nuit, le Commandement polonais envoya six parlementaires à la station Balaj éloignée de quelques viorstes, pour parlementer avec les commissaires militaires bolcheviques. Cette même nuit, à l'aube, on distribua dans les convois, cet ordre du jour tragique à l'armée polonaise :

« Le Commandement des Armées polonaises en Russie Orientale, à Klukwennaja.

« Comme nous nous trouvons dans l'impossibilité de continuer notre marche vers l'Est, je suis entré en pourparlers avec les représentants militaires et les commissaires de la Russie soviétique pour assurer du moins les meilleures conditions d'existence à notre armée et à chacun de ses membres.

« L'armée polonaise, après avoir déposé ses armes, sera ramenée à Krasnojarsk. On lui laisse 15 jours de vivres, etc... »

Des hommes lisaient à voix haute, le cœur serré, ce dernier ordre de leur Commandement. En l'écoutant, les soldats sentaient le découragement les envahir et leurs visages s'assombrissaient. Le retour au pays reculait dans un avenir incertain.

Le matin du 10 janvier 1920, un clair soleil se leva pour éclairer des visages soucieux. Au loin, sur la ligne du chemin de fer, des détachements à cheval de l'armée rouge s'approchaient, et en passant près des trains, ils les saluaient du cri de « Zdrastwjejtje towariszezi » (!) on leur répondait de même.

(!) Salut, camarades !

L'une après l'autre, on emmena les locomotives gelées à la gare de Klukwemaja, où on les compta et où on déposa les armes.

À la station Ienisseï, la dernière avant Krasnojarsk, on divisa les prisonniers en plusieurs catégories. On envoya les uns, et parmi eux les officiers et les intellectuels, au camp de prisonniers où le choléra et le typhus les décimèrent ; les autres furent employés aux travaux forestiers.

Alors, apparurent des agitateurs qui expliquaient la nouvelle doctrine aux soldats polonais, dans des réu-

nions publiques, et qui cherchaient à les attirer dans les régiments rouges polonais. Puis, au bout de quinze jours, les provisions étant épuisées, les soldats polonais reçurent les vivres de l'armée rouge. La soupe au poisson séché et la viande de cheval devaient être désormais l'unique nourriture du soldat polonais.

C'est ainsi qu'un sort implacable empêcha la 5^e Division de prendre part aux luttes ultérieures pour la patrie.

THADÉE SCHWEITZER.



PARLONS POLONAIS !

ÊTES-VOUS MARIÉ ? Czy pan jest żonaty (*tchi iest pane jonaté*).

AVEZ-VOUS DES ENFANTS ? Czy pan ma dzieci ? (*tchi pane ma djetchi*).

VOTRE FEMME EST-ELLE EN POLOGNE ? Czy żona wasza jest w Polsce (*tchi jona wasza iest w polstse*).

VOULEZ-VOUS FAIRE VENIR VOTRE FEMME EN FRANCE ? Czy chcecie sprowadzić waszą żonę do Francji ? (*tchi kisetehie sprowaditche wachon jonin do Frantzi*).

AVEZ-VOUS DU TRAVAIL ? Czy macie robotę (*tchi machië robotin* ?).

ÊTES-VOUS MALADE ? Czy jesteście chory ? (*tchi iestech-tché hore*).

AVEZ-VOUS UN LOGEMENT ? Czy macie mieszkanie ? (*tchi matchië miechkanie*).

AVEZ-VOUS VOS PAPIERS EN ORDRE ? Czy macie wasze dokumenty w porządku ? (*tchi matchië vachë dokoumëntë wpojondkou* ?).

QUELLE HEURE EST-IL ? Która godzina ? (*ktoura godzina*).

ÊTES-VOUS BIEN CHEZ MOI ? Czy jest wam dobrze u mnie ? (*tchi iest wame dobje ou mnië*).

JE VAIS VOUS AUGMENTER. Dam wam podwyżkę (*dame rame podvijkun*).

BIENTÔT. Wkrótce (*ekrouttsë*).

DANS UN MOIS. Za miesiąc (*za miechiontsë*).

DANS DEUX MOIS. Za dwa miesiące (*za dra miechiontsë*).



LES OUVRIERS POLONAIS EN FRANCE



Le Chômage

Les journaux polonais de l'émigration, qui paraissent en France, en langue polonaise, consacrent en ce moment de longues colonnes au problème du chômage.

Pour conserver du travail aux ouvriers français, on cherche actuellement à refouler en dehors des frontières les ouvriers étrangers. Or, les Polonais sont venus en France, non comme des mendiants, mais pour contribuer par leur travail au relèvement de notre pays après la grande guerre. Les mineurs polonais de Westphalie, qui étaient établis en Allemagne depuis de longues années, avaient là-bas, caisses de maladie, caisses de retraite, etc... On leur a dit qu'ils devaient aider la France, alliée à la Pologne, que c'était une question de patriotisme de travailler en France ; et ils ont renoncé à tous les avantages matériels dont ils jouissaient en Allemagne, ils sont venus dans nos mines du Nord.

Dans le « Narodowiec », nous trouvons cette plainte d'un ouvrier polonais : « Les grandes fabriques d'automobiles, où nous avons travaillé de longues années, que nous avons enrichies, nous mettent aujourd'hui à la porte et prennent à notre place des travailleurs algériens. D'autres grandes entreprises suivent l'exemple des usines d'autos, et les nôtres, qui ont travaillé consciencieusement à la sueur de leur front, se trouvent mis dehors, sans aide et sans moyen de subsistance... »

Il ne peut être question, sans doute, de favoriser les ouvriers polonais aux dépens des ouvriers français, mais l'humanité et la justice exigent que l'on ait autant de considération pour les uns que pour les autres.

La police française prend toutes les mesures capables de diminuer en France le nombre des étrangers ; mais ces mesures ne sont-elles pas souvent, bien arbitraires ? Voila une pauvre femme, sans travail depuis huit jours ; sa carte d'identité, valable un an, arrive justement à expiration ; lorsqu'elle se présente pour la faire renou-

veler, on le lui refuse sous prétexte qu'elle est en chômage, et on la renvoie en Pologne où elle ne trouvera à l'heure actuelle, aucun travail.

Enfin, les journaux polonais font aux ouvriers polonais obligés de retourner pour quelque temps en Pologne, une grave recommandation :

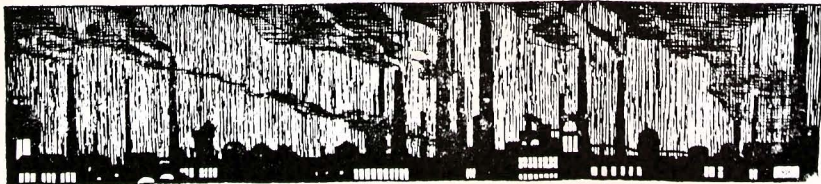
« La frontière française est fermée à tout nouvel émigrant ; ce n'est que trop naturel. Il faut alors que l'ouvrier polonais qui part chez lui en congé ou pour quelque autre raison, ait bien soin d'obtenir, avant son départ, le visa de retour pour la France, sans quoi il ne pourrait plus revenir ».

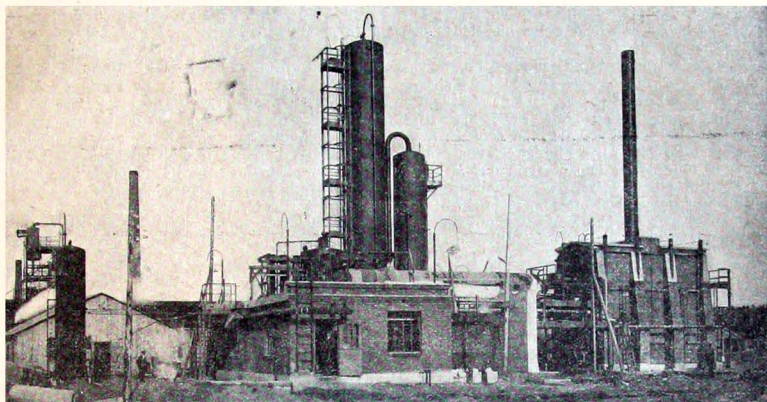
C'est un devoir pour nous que d'apporter la plus grande sympathie à ces pauvres gens, venus chez nous en toute confiance, et sur lesquels s'abattent des malheurs que, seuls, les gouvernements pourraient peut-être conjurer.

Le 24 février, des débats assez importants ont eu lieu à la Chambre. On a voté après une longue discussion, un crédit de 100 millions de francs pour venir en aide aux chômeurs. En outre, comme M. Haye demandait de limiter le nombre des ouvriers étrangers admis en France, le ministre du Travail lui répondit ceci, qui a une très grosse importance :

« Le nombre des ouvriers étrangers qui s'élevait à 1 million en 1913, s'élève en 1930 à 3.300.000, tandis que l'activité économique a augmenté de 40 % ».

« Il ne peut donc être question de renvoyer les ouvriers étrangers qui nous ont été si nécessaires pour la reconstruction des régions dévastées. Seuls, ceux qui séjournent ici illégalement, peuvent être refoulés chez eux ».





L'INDUSTRIE POLONAISE DU PÉTROLE.
UN APPAREIL A GAZ OIL.

Ma vie en France

La « Gazette Polonoise », un des journaux de l'émigration polonoise, avait proposé à ses lecteurs, il y a quelques mois, un intéressant sujet de concours : racontez votre vie et vos impressions de France. Nous traduisons ici, pour les Amis de la Pologne, la dernière réponse que vient de publier la « Gazette Polonoise » : c'est un document naïf et sincère, une photographie de la vie de l'ouvrier polonois en France.

J'ai entendu parler du concours de l'ouvrier polonois en France. Je ne suis pas un écrivain, je n'ai pas du tout été à l'école, j'ai appris tout seul à lire pour m'amuser ; aussi je veux décrire ma vie en France. Je commencerai par mon arrivée en France.

Je suis arrivé par bateau de Gdynia au Havre. J'avais un contrat que j'avais signé à Wejherow ; j'étais engagé comme ouvrier agricole. On avait écrit sur mon contrat : s'occupera des taureaux. Nous avons débarqué au Havre le 22 Mars 1925, et de là je suis allé à Paris ; de Paris, on m'a envoyé à Tours. Je tenais mon billet à la main pour demander aux employés où il fallait aller.

On me montre un train en me disant qu'il va à Tours. J'y montai et j'arrivai ainsi à mon lieu de destination. Je descendis de wagon en brandissant mon billet à la main ; de cette façon, je trouvais mon patron. Il me conduisit à son auto, me fait monter et me dit quelque chose en français ; je roule des yeux effarés. Enfin, il me demande par gestes si je veux manger. Il me conduit dans un café et me paye une chopine de vin. Ensuite, il me fait un signe de la tête ; je le suis, je monte dans l'auto et nous partons. Après une demi-heure de voyage, nous arrivons. Et alors seulement, je comprends qu'il n'est pas mon patron, mais le chauffeur de mon patron qui, lui, est un très riche baron.

J'ai commencé à m'occuper de ces taureaux. C'était

très difficile au début, car je ne comprenais rien, mais mes camarades français m'expliquèrent mon travail, et cela dura ainsi jusqu'à la fin de mon contrat. Mon patron voulait que je reste chez lui, mais j'ai refusé. Je me suis entendu avec un de mes camarades polonais et nous sommes allés à Paris, au bureau ; là, on nous dit de revenir demain, qu'il n'y avait rien à faire aujourd'hui ; et nous étions 40 à attendre du travail. Aussi, je dis à mon camarade : revenons à Tours. A Tours, je trouvais une place dans la construction, car, comme j'étais charpentier en Pologne, je connaissais parfaitement ce métier. Mais cela dura à peine six semaines ; pendant ce temps, je recevais un bon salaire, 2 fr. 80 par heure. Je trouvais ensuite du travail chez un patron qui avait un cheval et un mulet. Il me dit qu'il ne me paierait pas cher, car il n'y avait pas beaucoup de travail chez lui ; il me donnerait 200 francs par mois, et on pouvait alors gagner 400 francs par mois. Je revins donc à Tours, où je rencontrai un de mes camarades polonais qui travaillait dans une fabrique de wagons. J'y allai et on me prit. J'avais un travail salissant et pénible ; en outre, je me blessai à la main. Je travaillai quatorze jours, puis je vins au bureau où l'on me dit que je ne voulais rien faire et où l'on me mit à la porte.

J'arrive dans une localité où l'on fabriquait de la chaux ; je ne savais pas ce que c'était. Je m'informe, et l'on me dit qu'on peut gagner jusqu'à 18 et 20 francs par jour (c'était le 12 juin 1926). J'acceptai ce travail, car je n'avais plus d'argent ; et quand je voulus partir, on m'augmenta : 24 francs, puis 26 francs.

L'hiver de 1926 arriva — et la crise. Mon patron m'offre alors 20 francs par jour, mais je ne réfléchis pas, je m'en vais. Enfin, je trouve du travail dans une ferme. Là, je voulais y rester.

Un jour, un de mes camarades polonais me dit qu'il sait où travaillent des jeunes filles polonaises ; le dimanche suivant nous enfourchons nos bicyclettes et nous nous y rendons ; c'était à 25 kilomètres de chez nous. En effet, nous trouvons ces jeunes filles, nous faisons connaissance et... je me marie avec l'une d'elles. C'était le 3 Mars 1927. Les jours passaient alors si doucement que je ne m'apercevais pas que l'année finissait. Deux semaines avant l'expiration de mon contrat, ma femme tomba malade ; j'étais très inquiet car elle avait travaillé toute la journée au foin et voilà que le soir elle est malade. Que puis-je faire, pauvre malheureux ? Mon patron ne veut pas que ma femme reste chez lui, aussi, à 11 heures du soir, je prends une auto et je l'emmène à l'hôpital. Elle était à peine arrivée qu'elle

mettait au monde une petite fille. Mon patron me retint 200 francs pour avoir transporté ma femme. Elle n'est pas restée longtemps à l'hôpital, car elle m'écrivit tout de suite de venir la chercher. Huit jours après, je la ramenai à la maison avec l'enfant. Mais mon patron me dit qu'il ne veut pas de l'enfant. Alors, je lui demande de me payer et de me laisser partir ; nous nous disputons et il ne me donne pas les 300 francs qu'il me doit. Sans argent, sans logement, je loue une auto et je pars. Je trouvais un logement ; j'y installai ma femme et mon enfant et je partis plus loin chercher du travail. J'en ai trouvé à Tours, et c'est là que je travaille encore, tandis que ma femme demeure dans mon ancien logement et élève mon enfant.

FRANÇOIS SMIELINSKI.



A la Diète de Pologne

Ce qui se dit sur la politique allemande

Cette politique a un double visage : le pacifique, tourné vers les puissances occidentales et le visage révisionniste, tourné vers l'Est. L'Allemagne tend à isoler diplomatiquement la Pologne. Un des publicistes allemands les plus en vue n'a pas hésité à le reconnaître. La politique allemande depuis Versailles en est actuellement à sa troisième étape : la première fut « Erfüllungspolitik », la deuxième — la « Realpolitik » (Lorcarno), la troisième — la « Revisionspolitik ». Cette dernière étape n'implique pas seulement la modification des frontières à l'Est mais aussi la reprise de tous les territoires perdus par l'Allemagne. Il convient de rechercher les causes de l'agitation anti-polonaise de l'Allemagne d'une part, dans les progrès du chauvinisme allemand et d'autre part, dans l'accroissement du prestige international de la Pologne. Nos adversaires sont avertis de l'œuvre réalisée par la Pologne. Ils se rendent compte que notre pays, sous la conduite générale du Maréchal Pilsudski, avance à grands pas vers d'heureuses destinées. Une majorité stable dans les corps législatifs, un gouvernement durable, la stabilisation des conditions intérieures — voilà autant de facteurs qui contribuent dans une large mesure à ce développement. Ce qui détermine les Allemands à accé-

lérer leur offensive c'est le fait que l'Allemagne dispose aujourd'hui de millions de jeunes hommes, contre 6 millions de Français et 5 millions de Polonais, alors que, étant donné l'accroissement de la population en Pologne, ce rapport se trouvera renversé dans quelques années.

En comparant le langage qu'emploient les hommes politiques allemands et polonais, on est fixé sur la question de savoir qui est le porte parole de la paix et qui sème l'orage. Il n'est pas d'homme politique polonais qui ne désire des relations pacifiques avec l'Allemagne. Il n'en est pas de même, à quelques exceptions près chez les Allemands. Aucun homme d'Etat polonais ne se serait permis de parler comme l'ont fait MM. Treveranus, Schlacht et d'autres. Aucune résolution n'a jamais été prise, en Pologne, dirigée contre l'intégrité territoriale de notre voisin occidental, alors que les proclamations et les résolutions prises dans les réunions, conférences et meetings de diverses associations allemandes témoignent éloquentement de l'état d'esprit que de tels procédés tendent à créer. Il n'est pas d'injure que la presse allemande ne profère à l'adresse de la Pologne.

On ne cesse d'invoquer en Allemagne, à propos et

hors de propos, le problème des minorités. Nous avons en Pologne 884.165 Allemands alors qu'il y a en Allemagne 985.283 personnes de « langue polonaise » (la statistique allemande évitant, avec perfidie, la rubrique de nationalité). En Pologne il y a 105.871 enfants allemands d'âge scolaire, en Allemagne, — 115.978 enfants polonais. Les Allemands ont en Pologne 813 écoles, les Polonais en Allemagne — 81 dont 28 seulement entretenues par l'Etat. En Pologne 71,8 % d'enfants allemands reçoivent l'instruction dans leur langue maternelle, en Allemagne — 1,8 % d'enfants polonais. Voilà le langage des chiffres. Pour nous le problème des minorités nationales est une question d'ordre moral, alors que les Allemands s'en servent comme d'un instrument d'action politique. Un projet de loi a été déposé au Parlement allemand tendant à refuser aux citoyens qui font fréquenter à leurs enfants l'école polonaise, le droit d'acheter des exploitations agricoles et aux personnes employant des ouvriers étrangers ou envoyant leurs enfants aux écoles polonaises, — le droit de profiter des facilités de crédit...

La faute en incombe dans une certaine mesure aux savants et aux publicistes allemands qui se sont laissés enrôler dans les rangs des chauvinistes. Le marché de la librairie est inondé d'une littérature tendancieuse, des cycles de conférences ont lieu contre la Pologne. Dans cette campagne de mensonges méthodiquement conduite, la pseudo-science allemande est secondée par les publicistes et les hommes de lettres et par les auteurs des manuels scolaires. Cette campagne n'est pas dirigée uniquement contre la Pologne : des centaines de publications sont consacrées à l'Alsace, au Schleswig, au Tyrol du Sud etc. On injecte aux masses et surtout aux enfants le venin de la haine. Les manuels scolaires sont pleins d'invectives contre la Pologne dont le nom ne figure même pas dans les atlas géographiques.

Regardons maintenant comment se présente la légende sur l'isolement de la Prusse Orientale. Pour relier cette province avec le Reich, à travers le territoire polonais, il existe 8 lignes de transit ferroviaires. Les Allemands n'en utilisent que cinq et même beaucoup de trains qui font le service sur ces lignes circulent à moitié vides. Il y a 24 trains par jour dont 16 rapides. Les Allemands disposent donc de ...246 places dans les trains de voyageurs. Cependant ces trains ne sont occupés que dans la proportion de 29,6 % bien que la Pologne ne soit tenue de maintenir le trafic que sur les lignes où la fréquentation atteint au moins 60 %. Et le trafic de marchandises ? En 1924, 581 wagons passaient en transit par jour : en 1929 on en comptait déjà 948. La Pologne assure aussi le transport des détachements militaires allemands entre la Prusse Orientale et le Reich. Même la direction ferroviaire à Königsberg a reconnu que la Prusse Orientale, au point de vue du transit, ne constitue plus une enclave et que les chemins de fer d'Etat allemands disposent d'un pont jeté par dessus le territoire polonais.

Que l'Allemagne sache toutefois que, du problème des minorités nationales, problème essentiellement moral,

nous ne permettrons pas de faire un prétexte de s'immiscer dans nos affaires.

Malgré cela nous ne devons pas nous abandonner au pessimisme lorsque nous songeons à l'avenir des relations de voisinage avec l'Allemagne. Nous puisons notre foi en premier lieu dans la vie elle-même : elle atteste en effet que, malgré tant de différends qui nous divisent, nous avons réussi à conclure avec l'Allemagne plus de 100 accords qui règlent nos relations de voisinage. Nous croyons aussi qu'en Allemagne le sens des réalités politiques finira par prendre le dessus : les transformations intérieures du Reich allemand raffermissent en nous cet espoir. Nous voulons croire que ces changements ne sont pas déterminés par des considérations ayant trait au Trésor de la Banque de France, mais qu'ils plongent leur racine dans la juste appréciation de la paix européenne. M. le ministre Zaleski est donc dans la bonne voie en suivant, malgré les difficultés, une politique calme, consciente de ses buts et ferme à la fois, nullement tapageuse, sans coups de poing sur la table, geste qui serait indigne du représentant de la Pologne, grande puissance.

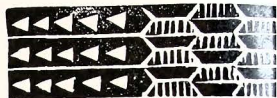
(Discours du député Walewski).

Personnellement je passe en Pologne et en Allemagne pour un de ces hommes politiques polonais qui comprennent la nécessité d'une certaine collaboration polono-allemande, mais je ne peux considérer le différend polono-allemand comme quelque chose de passager. C'est là un procès historique. En 1772, ce procès nous l'avons perdu. C'est là une cause, peut-être tragique, qui nous sépare de l'Allemagne ou à proprement parler, de la Prusse. Comment remédier à cela ? Nous devons nous fortifier à l'intérieur pour qu'une seconde fois le procès ne puisse être perdu.

J'estime que nos délibérations ne sauraient prendre fin sans qu'il y soit dit un mot que ne saurait prononcer le ministre, mais que je peux prononcer moi, en tant que simple député. Je veux parler de la politique officielle de l'Allemagne. Il ne s'agit pas de la politique nettement provocatrice des Hitleriens, des « Stahlhelm » et de Ludendorff qui prévoit une nouvelle conflagration pour le 1^{er} mai 1932. Mais si M. Curtius déclare : nous resterons à la S.D.N. jusqu'au moment où nous serons assurés qu'il sera donné satisfaction à nos justes exigences, cependant que M. Curtius déclare, par ailleurs, que le postulat essentiel de la politique allemande est d'arracher à la Pologne toute une province ; si, de plus, nous comparons à cela la politique suivie par l'Allemagne à l'égard de la Russie des Soviets, je me vois obligé de déclarer que ce n'est là rien d'autre qu'une politique de chantage et cela je le déclare en toute conscience. Une telle politique peut mener à une catastrophe, non seulement pour la Pologne, mais aussi pour l'Europe et, avant tout, pour l'Allemagne. On ne peut, en même temps, faire une politique pacifique à Genève et armer les Soviets.

(Discours du Prince Radziwill).





La Peinture

Roman K

Quel nom difficile à prononcer les yeux du monde !

Kramsztyk (prononcez kramm) de sourire et de mélancolie et de grâce jouait une malice proche des larmes, un sans pouvoir se détacher de cette œuvre attiré le charme si bien rendu de la je

Tous les dons, vraiment, dans

Par la suite, j'ai su que Kramsztyk œuvres à l'âge où l'on fait tourner les t même gâté. Le jeune homme a travaillé gnols et français, ceux de la Renaissance scruté leurs secrets, de cet esprit ouvert portraits, nus, figures exotiques. Il n'emer : un Kramsztyk ! et vous n'êtes pas disciple de Doré, si la composition en es groupe important d'artistes polonais qu à sa place, puisque, en effet, la coordina de sa peinture. Ce qu'on ne peut pas di tort d'affirmer qu'il préfère ses tableaux convaincre par sa peinture. Et vous l'é





Polonaise

Kramsztyk



PAYSAGE ROMANTIQUE
Peinture de Roman Kramsztyk

des lèvres françaises, quelle séduisante peinture pour tous

euk) s'est révélé à moi par un portrait de femme exquis, tout stéréotypé. Une expression attirante par sa complexité : il s'y dégageait une ironie, — on songeait malgré soi à la Joconde, à la Vierge. Ses profondeurs psychologiques rivalaient le regard qu'avait jeté sur elle.

peinture, allié au métier le plus sûr et le plus probe.

Il a été l'enfant prodige, adulé de Varsovie, où il exposait ses œuvres. Ce trop précoce succès, qui pouvait tuer son talent, ne l'a pas empêché, étudiant tour à tour les grands maîtres italiens, espagnols, ceux des époques classiques, et les grands romantiques. Il a été curieux qui lui fait choisir les sujets les plus divers, paysages, portraits, devenu leur esclave. Un tableau de lui vous fait exclamer de dire : un élève de Goya, si le sujet est espagnol, ou : un élève de Delacroix, si le sujet est français. « Il fait partie, nous dit Stanislas Klingsland, d'un groupe d'artistes qui sont unis sous le nom très significatif de rythme. Il y est bien un rythme des couleurs et des lumières est une qualité essentielle de la nature. Et voilà pourquoi Kramsztyk n'aurait pas d'autres modèles. Seulement, au lieu de le dire, il aime mieux vous en faire l'expérience. »



WEYGAND

La nomination du général Weygand, au titre de généralissime a été accueillie en Pologne avec une grande joie. Le *Czas* (Le Temps), un grand journal de Cracovie, lui consacre un article magistral qui se termine par ces paroles.

« En Pologne le nom du général Weygand n'exige aucun commentaire. Il y est parfaitement connu depuis 1920 où il offrit son talent pour la défense de la Pologne en donnant, dans ces moments si graves, la preuve de sa grande amitié pour elle en même temps que de sa modestie et de son tact, car il se refusa toujours, alors et plus tard, à abuser de son activité en faveur de tel ou tel parti. C'est pourquoi l'opinion polonaise voit en lui un vrai et sincère ami de la Pologne et un partisan de la coopération franco-polonaise, qu'il considère comme le principal facteur de paix en Europe Centrale et Orientale. Nous sommes convaincus que, par rapport aux Allemands, le nouveau généralissime de l'armée française tendra à organiser la coopération polono-française de façon à ce qu'elle garantisse le statu quo aussi bien sur le Rhin qu'à la frontière ger-

mano-polonaise, dont la sécurité et l'intégrité sont la clef de voûte de la paix européenne. Plus profonde résonnera la conviction qu'une atteinte à l'intégrité des frontières de la Pologne amènerait une conflagration générale, plus assurée sera la paix. Le général Weygand connaît également par expérience directe le danger qui menace la Pologne du côté de la Russie. L'intérêt que présente cette question pour la France est évidemment différent de celui des questions allemandes, mais ici aussi s'ouvre un large champ de coopération franco-polonaise, ne serait-ce même que par rapport aux questions des côtes de la Baltique.

« Aussi l'opinion polonaise accueille avec une joie sincère la nomination du général Weygand, pour sa propre personnalité et parce qu'elle est un symptôme du revirement qui se produit en France contre la politique de renoncement et de sacrifices venus d'un seul côté, en faveur d'une politique de garantie réelle et de sécurité appuyée, non sur des mots, mais sur des faits après lesquels on peut attendre le renforcement du prestige de la France et la sécurité de la Pologne ».

Un hommage de l'Amérique à la Pologne

Pulaski, le héros polonais de l'Indépendance Américaine, qui fut mortellement blessé, à 32 ans, au siège de Savannah, est devenu aujourd'hui le symbole de l'amitié qui unit la Pologne à l'Amérique. En 1929, de grandes cérémonies eurent lieu, dans toute l'Amérique, pour commémorer le 150^e anniversaire de la mort de Pulaski. Aujourd'hui, le gouvernement américain vient de faire une émission de timbres à l'effigie de Casimir Pulaski. La vignette est remarquable ; au centre est reproduit le visage du héros, à sa gauche l'étendard étoilé des Etats-Unis et à sa droite l'étendard blanc et rouge de la Pologne.

C'est la seconde fois au cours de l'histoire des Etats-Unis, a fait remarquer M. Brown, directeur général des Postes, qu'un homme n'étant pas citoyen américain, a été honoré de la sorte ; il est juste, a-t-il ajouté, que parmi des timbres-postes à l'effigie de Benjamin Franklin, Georges Washington, Thomas Jefferson, Abraham Lincoln, du général Grant, de Théodore Roosevelt, figure le général Casimir Pulaski dont l'Amérique n'oubliera jamais les services rendus à la cause de son indépendance.

Plus de 60 millions de timbres ont déjà été émis. La ville de Chicago en a acheté pour 5.000 dollars. Le maire de la ville, Thomson, qui avait organisé une réception triomphale en l'honneur de Hearst et qui avait

excité de vives protestations dans la colonie polonaise, a fait une vraie campagne en faveur de ce timbre. Paderewski en a pris 500. M. Romaszewicz, président de « l'Union Nationale Polonaise » a acheté 5.000 dollars de timbres. Le roi d'Angleterre en a demandé pour sa collection. « L'émission des timbres de Pulaski, a déclaré le colonel Eidsness, inspecteur des timbres postaux, est le plus grand succès que nous ayons obtenu depuis que nous fabriquons des timbres commémoratifs. On prévoit qu'il faudra bientôt en imprimer 65 nouveaux millions. »

Enfin, devant le succès du timbre Pulaski, on a décidé de procéder également à une émission de timbres portant l'effigie de cet autre héros polonais des guerres de l'Indépendance américaine, Thadée Kosciuszko.

L'amitié des Américains pour la Pologne repose sur une reconnaissance sincère et cordiale pour l'aide que la Pologne apporta jadis à l'Amérique.

Mais cette amitié est fortifiée et entretenu par les Polonais qui habitent en Amérique. Ils y sont nombreux ; avant la grande guerre déjà, leur nombre s'élevait à environ 4 millions.

Actuellement, la plus grande ville polonaise, après Varsovie, c'est Chicago. On y compte 635.528 polonais et, si l'on y ajoute les Polonais qui habitent dans la banlieue, ce nombre s'élève à 717.800. C'est dire que sur



PULASKI

six personnes habitant Chicago, l'une d'elles est polonaise.

La ville renferme 62 églises polonaises, 56 écoles élémentaires, 3 écoles supérieures, 17 banques, 783 sociétés d'aide mutuelle, 58 cercles littéraires et dramatiques, etc. Quant au commerce polonais, il est représenté à Chicago par 759 boucheries, 239 magasins de denrée

coloniale, 382 boulangeries, 631 salons de coiffures, etc.

A Pittsburg, où siège le Comité Central des Sociétés Polonaises en Amérique, existe une commission scolaire qui a décidé d'introduire dans les écoles élémentaires polonaises d'Amérique les manuels employés en Pologne même ; 250 écoles environ, avec 250,000 enfants en sont déjà pourvues.



Les Polonais dans l'Orne après l'insurrection de 1830

A Sées, le maire affirme que les Polonais ont même blâmé les tentatives d'insurrection faites, sur quelques points du territoire, par les réfugiés étrangers.

A Alençon, les proscrits n'ont rien laissé paraître des sentiments qui avaient pu les agiter pendant les événements de Lyon et de Paris.

A Argentan, ils continuent à fréquenter les républicains ; mais « tout se passe avec eux en projets et espérances plus ou moins insensées, en propos plus ou moins fougueux, mais qui ne trouvent ni écho, ni sympathie dans une population essentiellement paisible ». Dans ces conditions, des appels inopinés, deux ou trois fois par mois, paraissent à Devilade la seule mesure de sauvegarde à envisager.

Le Ministre de l'Intérieur devait d'ailleurs rapporter sa décision, le 13 mai 1834. Une autre préoccupation allait le solliciter. Les Chambres avaient manifesté l'intention de réduire de plus en plus les subventions accordées aux réfugiés étrangers. Pour le renseigner sur leur situation exacte, dans tout le royaume, les préfets furent invités à établir la liste des proscrits confiés à leur surveillance, avec une brève notice individuelle. Les états dressés par les sous-préfets et les maires parvinrent au préfet de l'Orne d'clairer sa religion.

A Alençon, ce qui frappe le plus le Commissaire de police, c'est la défiance des réfugiés, quand on les interroge. Elle est excusable, mais injustifiée. Ils prétendent, en effet, qu'en Autriche ils ont été l'objet de semblables investigations et que leurs aveux leur ont été funestes. Y a-t-il une comparaison à établir entre une nation hostile et une nation amie ?... Cet excellent homme ne comprenait pas que la surveillance indiscrette dont ils étaient l'objet et les formalités dont s'entouraient leurs moindres déplacements, n'étaient pas faites pour donner aux infortunés Polonais l'impression d'une liberté sans réserve.

A Mortagne, la bienfaisance s'est ralentie. Elle suffit à peine à payer une partie du loyer des appartements occupés par les proscrits. « Quelques petits républicains de tabagie, qui cherchent à mêler les Polonais à toutes leurs orgies semi-politiques, pourvoient encore à leurs dépenses du vin et du café, mais leur générosité ne va pas au-delà ».

A Vimoutiers, les habitants portent une vive affection aux Polonais. Mais la vie y est très chère ; le logement et les denrées alimentaires sont généralement d'un prix plus élevé que sur tout autre point de l'arrondissement.

Le maire de Bellême craint que les secours fournis jusqu'ici par la philanthropie de ses administrés ne viennent à cesser et il demande qu'on continue à payer l'illégalité des subsides.

Cet avis est partagé par le préfet, qui le motive longuement : « Il ne faut pas perdre de vue que la plupart des proscrits n'ont jamais exercé que le métier des armes. L'apprentissage est long, difficile et souvent coûteux. Plusieurs réfugiés ont des dettes. Mais qui s'en étonnerait, en considérant la modicité des secours

qui leur sont alloués ? Il en est parmi eux, sans doute, qui reçoivent des subsides de leur pays. Mais, comment le savoir, à moins de recourir aux banquiers, par l'entremise desquels peuvent se faire les envois d'argent. Or, « aucun d'eux ne consentirait à donner de semblables renseignements, dont la demande paraîtrait une odieuse inquisition ».

Enfin, en supprimant seulement les secours de ceux qui travaillent, on risquerait d'encourager la paresse.

Le Ministre approuvait cette manière de voir. Mais, l'année suivante, le 25 février, de nouvelles mesures furent envisagées pour obliger tous les Polonais à travailler. On favorisait les étudiants en les dispensant des frais d'inscriptions et d'examen, en leur procurant des livres. Des allocations extraordinaires furent promises à ceux qui s'imposeraient des privations pour entrer dans l'industrie, payer leur apprentissage et acheter des outils. Mais, d'une façon générale, les subventions seraient réduites à partir du mois de juillet.

LES POLONAIS AU TRAVAIL.

A part quelques rares exceptions, les Polonais s'accommodèrent de la nouvelle situation. Depuis longtemps la plupart d'entre eux avaient cherché des occupations, soit pour tromper leur nostalgie, soit pour s'assurer des ressources supplémentaires qui devaient leur donner l'indépendance.

Le tableau des Polonais réfugiés dans l'Orne à la fin de l'année 1834, que nous donnons en appendice, nous renseigne déjà sur les efforts méritoires que tentèrent nos malheureux hôtes. Nous y ajouterons quelques notes empruntées aux dossiers des archives départementales.

Si le major Ferdinand NICZANSKI, autorisé à résider à Tinchebray, semble se préoccuper surtout de ses relations politiques avec les républicains de la commune, s'il demande à Bagnoles le secours de ses eaux et les distractions d'une station agréable, Edmond SANFLEBEX, ancien officier d'état-major, gagne la sympathie du député Fleury, maire de Laigle, qui le reçoit à sa table et le recommande chaudement au préfet. Cet officier supérieur s'occupe d'études et de recherches scientifiques. On l'autorise à se rendre à Toulouse, où il pourra « puiser, dans les bibliothèques publiques et autres établissements consacrés aux sciences, les documents dont il aurait besoin, afin d'accroître la somme de ses connaissances » et d'oublier, autant que possible les chagrins inséparables de l'éloignement de la patrie.

Sur la proposition de l'Evêque de Sées, Georges BORKOWSKI, jeune prêtre polonais, assure l'intérim, comme vicaire de Laleu.

Un officier, le sous-lieutenant Joseph VILCZYNSKI, demande à servir en Afrique, dans la Légion étrangère, comme simple soldat.

Antoine SALKOWSKI quitte Argentan pour Orléans, où il espère devenir professeur à l'école créée pour l'éducation des jeunes Polonais.

Félix de SALDOWSKI, lieutenant adjudant-major, que nous trouvons successivement à Mortagne et à Saint-Maurice-les-Charenceil, trouve un emploi à Verneuil, comme maître d'écriture, dans le pensionnat de la Veuve Constant. Les spécimens de calligraphie qu'il nous a laissés témoignent d'une très grande habileté.

Malgré l'interdiction de principe qui écartait de Paris les réfugiés de la province, Jean MYSKOWSKI, sous-lieutenant, est autorisé, grâce à l'intervention préfectorale, à se rendre dans la capitale, afin de poursuivre à la Faculté de Droit les études qu'il avait commencées à l'Université de Varsovie.

Quelques Polonais, épris de solitude, demandaient à s'écarter de leurs compatriotes, pour mieux apprendre le français.

Le lieutenant Joseph Rasz manifeste cette intention. Le sous-préfet d'Argentan, inquiet, comme toujours, trouve cette prétention extraordinaire : « Ne serait-ce pas un moyen de correspondance et de propagande que l'on voudrait établir ? Il ne serait pas impossible que ces messieurs les Amis du Peuple eussent cru devoir recourir à ce moyen... » Qu'il se rassure ! Rasz n'ira pas à Briouze, car il a appris qu'on y parlait trop mal le français !...

Vincent DYAKOWSKI et Xavier WYSOCKI, officiers de l'armée polonaise, expriment le même désir. Le second n'aura pas le temps de le réaliser, car, le 25 septembre 1834, le matin même du jour où il devait quitter Alençon pour La Ferté Macé, il était tué en duel.

Les artistes cherchent et trouvent également à s'employer. Le 5 mars 1835, le Ministre de l'Intérieur autorise exceptionnellement les frères Joseph et Séverin CHICHOWSKI, réfugiés de Bellême, à résider à Paris. Leur demande est motivée par le désir qu'ils avaient de perfectionner le talent qu'ils possèdent comme peintres de paysages. Le généralissime RYBINSKI s'intéresse vivement à ces jeunes artistes « auxquels il ne manque que l'étude de nos grands maîtres pour prendre un rang distingué parmi les paysagistes ».

Chrysostome LIPINSKI abandonne sa résidence de Flers pour Vire où Petit aîné, restaurateur de tableaux, lui procure du travail dans son atelier.

Jean ANDRUSKIEWICZ et Joseph BODANOWICZ iront au Mans, où ils pourront suivre des cours gratuits de dessin.

Vincent ZAWISKI, instrumentiste distingué, veut quitter Sées pour la résidence d'Argentan. Le sous-préfet, Devilade, se montre favorable à sa requête. Il se souvient qu'il a jadis sacrifié à Euterpe, et les amateurs de musique de la ville d'Argentan réclament cette nouvelle recrue pour leurs divertissements de la saison d'hiver.

Esculape recrute aussi des adeptes. Adam JAKUSKIEWICZ continuera à Angers ses études de médecine. Boleslas KRZYŃSKI, sous-officier, poursuivra celles de pharmacie à Paris. Plus modestement, Constantin KOMOROWSKI sera élève en pharmacie à Nogent-le-Rotrou.

Les métiers les plus divers sollicitent d'autre part les réfugiés. Ladislas MIŁENKIEWICZ résidera à Alençon où on l'emploiera au cadastre.

Constantin POŁECY travaille comme typographe à

Mortagne. A Longuy, Michel Kossakowski apprend le métier de tourneur chez le sieur Leconte.

Le sous-lieutenant Joseph SZELISKI s'embauche à La Ferté-Macé, chez Julien Bisson, qui lui apprend la profession de passementier. Le patron est si satisfait des services de son ouvrier qu'il lui offre un voyage à Paris.

Un sellier d'Alençon délivre à l'officier Denis WORTCKI un certificat élogieux qui lui permet d'aller au Mans, chez son confrère Pouriau.

Casimir NOBIS abandonne Flers pour travailler à Vire comme apprenti chez Lefèvre, ferblantier-lampiste.

Michel DOBRYŃSKI va à Laigle pour se perfectionner dans l'état de cordonnier.

On notera, enfin la tentative infructueuse de cinq Polonais, réfugiés à Laigle, qui avaient projeté de se fixer aux environs, dans une commune rurale, pour s'y livrer à l'agriculture. Le maire de Laigle, qui s'intéressait à leur sort, constate qu'il leur est difficile de réaliser leur projet. « Leur qualité d'étrangers, présumés pourvus de peu de ressources, ne peut manquer de leur continuer beaucoup de difficultés à la réussite de leurs recherches ». La main-d'œuvre agricole fournie si abondamment par la Pologne, au lendemain de la dernière guerre, s'est chargée de venger la déception de ces premiers pionniers de l'agriculture, dans nos campagnes ornaïses.

Les exemples qui précèdent suffisent à prouver que les Polonais réfugiés dans l'Orne étaient dignes de l'hospitalité qu'ils recevaient. Il s'y trouvait, sans doute, quelques esprits turbulents. Il ne faut pas oublier que les Polonais de la « Grande Emigration » se divisaient en deux camps opposés : les *modérés* ou *aristocrates*, qui s'étaient ralliés autour du prince CZARTORYSKI et attendaient de la diplomatie la reconstitution de la Pologne, et les *démocrates* qui comptaient sur un soulèvement général des peuples contre leurs oppresseurs. Généreuse illusion, qu'encourageaient en France leurs amis des partis d'opposition.

Qui en voudrait aujourd'hui aux Polonais d'alors d'avoir cru à cette affirmation de La Fayette, le fondateur du premier Comité polonais : « Toute la France est polonaise, le gouvernement, j'aime à le croire, est polonais aussi ! »

Qui reprocherait à ceux dont on déçut tant de fois les espérances, de s'être affiliés aux sociétés secrètes, comme *La Jeune Europe*, qui appelaient à leur aide le carbonarisme ?

Et cependant, le sous-préfet d'Argentan, impuissant à trouver les éléments d'une complicité, se contenta, pour jouer jusqu'au bout son rôle de Cassandre, de souligner la joie hautement manifestée par le parti légitimiste, « démonstration que l'on s'est habitué à considérer comme l'avant-coureur obligé des catastrophes, ou au moins des embarras dont est menacé le Gouvernement. Ce parti exploite la détresse dans laquelle se débattaient nos cultivateurs ruinés par le bas prix des produits agricoles. Il gagne chaque jour un peu de terrain ; les opinions politiques sont trop généralement subordonnées aux intérêts privés pour qu'il puisse en être autrement ».

A suivre.

RENE JOUANNE.

La Bibliothèque Polonaise

Dans la nouvelle demeure, cette fois durable, de la Bibliothèque, trouvèrent un abri, en dehors des groupements qui l'avaient fondée et qui étaient les Sociétés Littéraires et Historiques, maintenant fusionnées, d'autres œuvres, petites quant à leurs forces, grandes par leurs actes, et qui elles-mêmes devaient leur existence à la générosité de l'émigration. C'est donc ici que se concentre la vie patriotique et spirituelle de l'émigration ; ici que se tiennent les semaines annuelles du 3 mai, dont le but est d'honorer la mémoire du « testament de la Pologne mourante ». À l'ordinaire, c'était le prince Adam Czartoryski qui prenait la parole ; parfois aussi un autre Adam, le prince des poètes de la nation. Le vénérable président parlait avec tant d'éloquence, que le barde amenait son fils pour qu'il prit une haute leçon de langue polonaise.

Il prit la parole pour la dernière fois, en 1861. Jusque-là, ne voulant espérer qu'une intervention de l'Europe, il avait l'adversaire d'un mouvement de révolte à main armée, dirigé par de « faux prophètes ». Cette fois, il prit part aux travaux du « Bureau » et « il salua les fous comme des héros ». Néanmoins : « Ne descends pas, ô ma nation, des hauteurs de la cime où doivent aller à toi les hommages des peuples souverains. Du milieu de tes sanglantes douleurs, alors que la trahison et les vaines paroles te poussent vers le désespoir, chasse la tentation, chasse les surexcitations déprimantes, ne descends pas à des combats d'un ordre inférieur ».

Les séances du 3 mai étaient agrémentées par des présences féminines. Par contre, aux « sessions » ordinaires de la Société Historique et Littéraire, les femmes n'avaient pas accès. Toutes, jusqu'aux meilleures et aux plus sages, acceptaient sans révolte cette interdiction. Une seule, Séverine Duchinska, tenta un jour de pénétrer dans une de ces réunions. Le châtimement fut égal à la témérité. Le général Bystronowski, Eustache Januszkiewicz, Bronislas Zaleski protestèrent. Et quelqu'un intervint :

« Une femme, énonça-t-il sèchement, ne passe pas cette porte ».

« Ou des hommes délibèrent ; la n'est pas son domaine ».

« Je fus couverte de honte, bien que non par ma faute. J'étais comme Rokosznan décoiffé à Byczyna », répandit la pauvre émancipée, en narguant ses belles petites dents et, en faisant allusion à une conférence d'Oleszkiewicz sur la victoire que Jean Zamoycki remporta sur l'Autriche ».

Mari obéissant, plein de galanterie, l'honnête Duchinski, abandonna l'inhospitalière de Saint-Louis ; traînant les jambes au passage du pont, écoutant les plaintes de sa poitrine, il la ramena au logis, avec la promesse, en dédommagement de l'humiliation, d'un empire plus absolu dans le paisible petit nid de la rue d'Assas.

Le lendemain ces infatigables travailleurs de la plume étaient une fois de plus attelés à leurs métiers :

« Il se fait de bonnes choses dans la littérature,
« Quand monsieur peine à fond de cale et madame
[dans la masure ».

C'est dans ce rempart de la science polonaise que fonctionnait le « Bureau » ; il abritait également des publications et des rédactions de périodiques. C'est là que paraissaient les « Nouvelles Polonaises » et les « Annales de la Société Historique et Littéraire ». En apparence elles n'étaient qu'une chronique du « district parisien » ; avec le temps elles se sont haussées au niveau de l'« histoire nationale ».

La avaient lieu des concours où des prix étaient remportés par Kalinka et Smolka et par le Docteur Antoine J...

C'est là aussi que l'on entreprit l'organisation d'un stand pour l'Exposition Universelle de 1878 ; il figura au Trocadère avec l'inscription, qui ne se voyait guère alors : « Pologne ». Une riche moisson archéologique et historique éveilla l'admiration, le public regarda avec un vif intérêt nos vieilles armures, les ceintures ornées de Stuck et les tapis de Mazarski.

La enfin agitent, collaborent des hommes, naguère encore pleins de vie, qui représentaient une époque finissante et maintenant en étaient devenus, peut-on dire, les symboles. Qu'ils étaient vivants, cependant ! C'était Felix Wrotnowski, insurgé de 1831, l'épicurien du Towianisme, gai, plein d'esprit, capitulant devant les charmes féminins, heureux d'oublier son âge, néanmoins homme de prudence et d'expérience.

C'était Eustache Januszkiewicz, « éditeur en retraite » et « fossoyeur par nécessité », car il envoyait de divers côtés de petites lettres à bordure noire avisant de la mort de tel compagnon d'exil ; homme au cœur bon, qui répétait une maxime fort sage : « On ne meurt pas d'un mal de dents. Mais le mal de dents est fort désagréable et quand un ami en souffre, témoignons-lui des égards ». Sa compassion « pour le mal de dents », ne fut-ce même pas de dents de sagesse, s'étendait à tous les domaines de la vie de son prochain. Klaczko nous a laissé un exemple, le concernant personnellement, de la grande bonté de Januszkiewicz. Celui-ci lui menbla son logement, afin que ce bel esprit pût travailler en toute tranquillité. Mais combien le bel esprit fit malgré cela de caprices !...

« Jeune Eliacin d'Israël », ainsi s'annonçait-il avantagusement. Annonce point trompeuse. Polyglotte, Saint Jean bouche d'or, il conquit la renommée par des conférences sur Mickiewicz. À l'une de ses leçons « l'émotion l'empêcha de parler ». Émotion qui, aujourd'hui, ne nous émeut pas. Ce bibliophile, orateur parisien, puis conseiller de la Cour de Vienne, toujours passionné de la forme verbale, n'accorda jamais au sentiment que juste ce qu'il fallait pour impressionner des auditeurs. Le premier, avant Boy, il toucha à la correspondance confidentielle de Mickiewicz, la dénomma « les archives de la puissance des ténèbres, du ministère de Satan... ».

L'allure prestigieuse de Klaczko rejetait dans l'ombre la calme prudence de Kalinka, qui, laïque encore,



EAU-FORTE D'OSSECKI

avait l'air d'un sacristain... Il parlait peu, mais avec force, ne jetait pas ses paroles au vent et savait attendre avec patience.

Ces trois hommes (Wrotnowski était fort âgé, mais par-dessus tout fort accommodant), concentrèrent autour d'eux pendant un certain temps, la vie intellectuelle de l'émigration. Ils créèrent même une société d'éditions, unique en son genre. Une fois de plus une « industrie platonique » fut mise sur pied par Januszkiewicz, qui reçut mission de réveiller de leur léthargie « les amoureux romantiques de la Muse » et de mêler « les parfums des roses aux odeurs de la Librairie : » Grâce à lui prit corps la Société d'Éditions, désintéressée, deux fois désintéressée, car elle l'était de façon anonyme. Ses membres, Januszkiewicz, Kalinka, Klaczko, contribuaient pour deux mille francs, mais pour leur travail n'avaient à attendre aucune rétribution...

C'est encore dans la Bibliothèque que prenait place de temps à autre, un tribunal arbitral. Il y avait à trancher des questions d'honneur, non par le sabre, mais par une décision des anciens. Comme il arrive souvent, les instants solennels n'étaient pas dépourvus de gaieté. Surtout quand, parmi les juges, figurait le facétieux Wrotnowski.

Il arriva que deux bibliothécaires de l'île Saint-Louis s'étaient pris de querelle : l'un appartenait au quai d'Orléans, l'autre à l'Hôtel Lambert. Et quant au sujet de la dispute, mettons qu'il s'agissait de la perte d'un manuscrit de la chronique de Bogufal.

L'un disait : Je l'ai rendu.

L'autre : Tu ne l'as pas rendu.

Januszkiewicz prit plume. Conseil du conseil. Wrotnowski réfléchit un instant, passa sa main sur son crâne, qualifié poliment de front élevé, le lissa et s'adressant aux juges :

« Eh bien, je vous le dis, appliquons-leur le règlement édicté par le général Sierakowski pour les orateurs opiniâtres : ordonner aux parties de boire un verre d'eau au poivre, et ensuite : embrassez-vous et sur les offenses réciproques passez l'éponge ! »

Par les larges escaliers de la Bibliothèque polonaise arrivaient les membres de toutes les Institutions de l'émigration. Dans les salles portant les noms des bienfaiteurs, salles Szulce, Wodzinski, plus tard Gadon, se penchaient sur les tables les fronts couverts de cicatrices des combattants de Grochow, qui cherchaient dans les livres des nouvelles et du réconfort.

Sur ces tables se penchaient aussi les fronts sillonnés de soucis d'hommes arrivés récemment du « pays des tombes et des croix ». Maintenant, sans rien avoir à redouter, ils dévoraient, dans les livres que n'avait pas pollués la censure et qu'ils ne connaissaient jusque-là que par des copies, les paroles des poètes nationaux...

Sur le registre des lecteurs s'inscrivaient, à côté des Polonais, des noms étrangers, ceux des Français défenseurs de notre cause : ainsi Michélet, qui écrivait sa légende de Kosciuszko.

Tout en haut, plus près de Dieu, dans les chambres du dernier étage, claires, ensoleillées, aux murs intérieurs tapissés de lierre, du lierre si aimé à cette époque, habitaient à tour de rôles les bibliothécaires. Il s'y tenait de « longues conversations, la nuit, entre compatriotes... »

La vue était fort étendue, sur Notre-Dame, sur le fin clocher de Saint-Séverin, sur la rivière au-dessus de laquelle au printemps tournoyaient les martinets, qui

disaient dans leur chant, que le printemps du retour pour les errants n'était pas encore arrivé...

Ici Mickiewicz a trouvé sa demeure éternelle.

Paris, c'était sa demeure mobile, transportable d'une rue à l'autre.

Son fils lui édifia un foyer posthume dont la flamme ne s'éteindra pas.

Il y mit en place le bureau sur lequel il avait écrit « Messire Thadée », il accrocha au mur une Vierge italienne, douce et belle.

Il y réunit les plus précieux souvenirs de cœur du poète : invitation romantique à un rendez-vous, fleur desséchée qui lui était « la dernière parole de Lithuanie », enclose en un médaillon ainsi que dans un cœur, un ducat hollandais qui fut un porte-bonheur le jour où il conduisit à l'autel une belle jeune fille, des portraits de Napoléon, des caractères turcs qu'il avait appris la veille de sa mort, signe certain qu'alors il ne désirait pas mourir...

Pour nous, ce fils a réuni les plus grands trésors spirituels de son père : ses manuscrits.

Adam Mickiewicz jetait sur le papier les éclairs de ses pensées comme il dispersait les effusions de son cœur.

Il ne réservait rien pour sa gloire future, il ne capitalisait pas en vue de l'immortalité. Sauf ce qui ne dépendait pas de son vouloir, la grandeur d'âme, la puissance du génie.

« Le déclenchement le plus orageux de la révolution s'arrêtera avec respect devant la porte au-dessus de laquelle se lira la marque de la propriété polonaise ». Ainsi avait décrété de confiance Charles Sienkiewicz.

Au-dessus de cette porte est une plaque de marbre avec l'inscription :

BIBLIOTEKA POLSKA
BIBLIOTHÈQUE POLONAISE

qui devait préserver le temple de la science polonaise. Elle l'a mal gardé.

Un jour que l'avenir, armé de tous les secrets de la science technique, vint à entrer en lutte avec le passé, quand la Commune se battit contre l'armée régulière, elle édifia son autel d'un nouveau genre, une barricade, devant les portes de la Bibliothèque Polonaise.

Qu'allait-il advenir de notre Maison ?

Ce n'était point l'ancienne, la naïve barricade de la Révolution idéaliste de 1848, « rempart honnête », à bien prendre les choses, « de la liberté », à la construction de laquelle avaient concouru pierres, meubles et omnibus. Jadis Madame Céline Mickiewicz s'était vue inviter à y travailler, mais, disait-elle qu'elle se hâtait pour aller retrouver ses petits enfants, vite on lui frayait un chemin.

C'était le bon temps... Personne ne vous demandait à quel parti vous apparteniez, mais seulement si vous aimiez la liberté. La liberté des peuples, non la liberté du peuple... C'était la fraternité des peuples...

Les barricades de 1871 étaient de vrais terrassements, arrosés de pétrole, exécutées selon les méthodes de Töllerben, qu'avait fait connaître la guerre de Crimée et qu'on avait encore améliorées dans les derniers détails. Premier triomphe pratique du positivisme. Rien d'étonnant si ce héros de Bourget, qui a pris part à la Commune et fut parmi les champions des progrès de la chimie, après avoir quitté son pays put en Amérique amasser tant de dollars...

Coups de canon, lointains d'abord, toujours plus proches...

Dans un jour de mai, clair et froid, Ninive va s'engloutir sous ses décombres... Toutes les nuits, c'est sur la ville une lueur de désolation, au lieu de la lueur joyeuse d'aujourd'hui...

« Mon Dieu, sauvez notre Maison ! »

Une signature pouvait faire enlever la barricade de devant le seuil de la Bibliothèque Polonaise, la signature du commandant de Paris, Iaroslav Dombrowski, qui siégeait au Palais de l'Élysée avec son état-major.

Iaroslav Dombrowski, le Napoléon Volhynien, le Lion de la Commune, sorti, grâce à elle, de la prison où l'avait fait coffrer, à la suite, disait-on, de mésintelligence, le général Trochu, quand, en compagnie des garibaldiens, il vint servir la France...

Iaroslav Dombrowski ne tourna pas ses yeux bleus dans cette direction. Il se tut, taciturne comme tous les hommes qui ont beaucoup de choses à accomplir.

Mais peut-être il ne donnera pas d'ordre... ?

Et voici que Dombrowski est tué, voici que les Versailles entrent dans la ville en flammes.

Le 25 mai, les Communards disparaissent emmenant leur canon, ils ont évacué la barricade ; par une étroite petite rue, ils se sont retirés dans le fond de l'île Saint-Louis.

« Dieu a sauvé notre Maison ! »

Dans Paris, cette ville de ponts, le pont de la Tour-nelle, le premier depuis la grande guerre, construit en fer et béton, franchit de trois bons hardis l'espace qui sépare la rive gauche de la Seine à l'île Saint-Louis.

L'ancien a disparu, celui qu'avaient foulé les pieds des pèlerins polonais, qui fut la route suivie par plusieurs de nos générations. C'est par lui qu'allaient à la Bibliothèque lecteurs et travailleurs ; et après leurs séances ils passaient sur l'autre rive, se dirigeaient vers une modeste portion de rosbif chez Chagny, d'autres fois, vers un magnifique banquet au superbe restaurant de la Tour d'Argent : c'était lors de leurs adieux à Mickiewicz. À son départ pour l'Orient...

Ce chemin, jour après jour, avec régularité, à l'heure qui était la sienne, et tant que la mort ne l'eût pas relevé de sa faction, fut arpenté par Ladislas Mickiewicz, délégué de l'Académie des Sciences de Cracovie, vivante encyclopédie des choses polonaises à Paris.

Hiver comme été, négligeant le froid et la pluie, vêtu seulement et toujours d'un veston noir déteint avec lequel se disputait le vent, il allait, coiffé d'un chapeau noir à larges bords. « Le dernier préjugé de Monsieur Mickiewicz », plaisantaient les Parisiens, intrigués de voir le vieillard sans manteau ni parapluie. Incliné sous le poids d'un grand héritage, courbé par le travail pénible des années accumulées, il était toujours prêt cependant au sourire et aux bons mots.

Avec la disparition de Ladislas Mickiewicz s'est close tout doucement une époque de notre histoire ; une période de notre littérature est passée à l'état de science écrite ; une phase de notre vie nationale s'est terminée à jamais. Certaines traditions sont passées au rang des légendes.

C'est lui qui, étant enfant, rapportait à la Bibliothèque Polonaise les livres lus par Adam Mickiewicz et qui tremblait lorsque Charles Sienkiewicz se fâchait parce que le poète les avait gardés trop longtemps.

C'est lui qui, étant enfant, écoutait dans la maison paternelle des récits de l'an 1831 ; pour lui que quelque insurgé allait sur les toits attraper les petits oiseaux.

Ce fut lui qui, jeune garçon, aida son père, sur le point de partir pour l'Orient, à brûler ses papiers et qui s'étonnait que l'on pût tant écrire.

Ce fut à lui, jeune homme de dix-sept ans, que l'on remit les manuscrits laissés par le grand poète national, car on le tenait pour déjà mûri et digne de cet héritage.

C'est lui le dernier, qui put, avec son frère Joseph, agiter de communs souvenirs sur ce que « Papa » disait...

Il avait connu tous les combattants de la Liberté : polonais, italiens, irlandais, hongrois.

De toute sa vie, il ne laissa rien se perdre des grandes traditions ; jusqu'en ses dernières années, il resta fidèle aux idéals pour qui avait lutté le Poète. Il incarnait dans le labeur de la vie quotidienne les sublimes commandements de l'époque romantique et il considérait les grands mots d'ordre de 1848 comme son catéchisme.

La vie de Ladislas Mickiewicz, c'est l'histoire, non seulement de la Pologne, et encore de la France, mais c'est aussi l'histoire de l'Europe, l'histoire de ses luttes pour les droits des peuples, pour leur liberté, leur fraternité.

Un seul éclaircissement donné par ce vieillard pouvait trancher les doutes qui subsistaient après de longues recherches ; un simple récit de lui faisait revivre toute une époque. Sa langue un peu surannée, une manière de raconter très « Vieille Pologne », sa tournure d'esprit vraiment démocratique, sa rare politesse et le charme de son commerce, tout cela était une évocation des temps passés.

Belle époque dans sa jeunesse éprise du danger, ferme et persévérant pendant toute sa vie, Polonais de sentiment, Lithuanien de caractère, Français par la discipline spirituelle et intérieure, portant avec dignité le poids d'un grand nom, connu de tout le monde, porté par les suffrages de tous, ambassadeur de la Pologne à Paris, il remplissait sa tâche comme rarement un représentant de la nation.

Il prenait des causes en mains, redressait des erreurs, envoyait des proclamations aux ennemis, encourageait les hésitants, remerciait les amis, et par son service fidèle en terre étrangère éveillait des espérances en terre polonaise. Il était partout où il fallait se montrer, afin de témoigner que la Pologne existait, que son courage ne faiblissait pas, afin que l'on sût que si l'on tient le corps en esclavage, on ne peut rien sur l'âme.

Il eut une mort silencieuse et tranquille. Il ne lutta point avec la mort pour la vie. Tout ce qu'il avait à faire dans la vie, il l'avait fait. En beauté, avec dignité.

Sur la blanche route du nouveau pont de la Tour-nelle vers la succursale de l'Académie des Sciences de Cracovie, de nouvelles générations d'hommes vont passer.

AURA WYLEZYŃSKA.

(Traduction de Pierre Duméril)



La légende des mines de sel

Sainte Cunégonde, patronne des exilés polonais, avait pour père le roi de Hongrie Bela IV.

Elle vint au monde en 1224. Elle fut élevée dans l'atmosphère de pitié et de miséricorde qui rayonnait alors sur l'Europe de Saint François d'Assise.

Plusieurs princes, de fortune médiocre, auraient bien voulu épouser la riche héritière du roi de Hongrie ; aussi, pour la soustraire à leurs convoitises, on mit la petite princesse dans un coffre et on l'envoya ainsi jusqu'à la frontière polonaise où son fiancé, le prince de Cracovie, Boleslas le Pudique, vint la chercher.

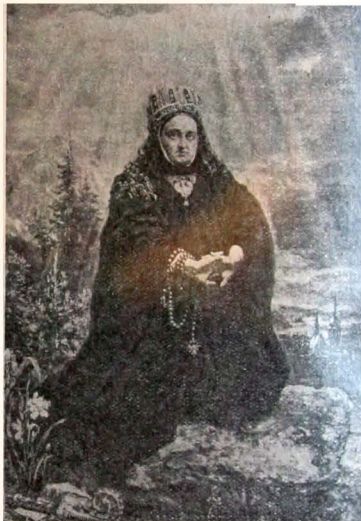
Sainte Cunégonde fut élevée au Wawel par la mère de son fiancé. Elle aurait bien voulu se faire religieuse, et, les premières années de son mariage, elle mena et fit mener à son entourage une vie austère et dure ; elle ne riait jamais, elle refusait toutes les distractions que lui offrait son mari, le roi de Pologne. Dans l'enthousiasme et l'intransigeance de la jeunesse, elle entendait convertir toute la Pologne à l'ascétisme le plus absolu.

Un jour qu'elle était en prières, à la chapelle, devant un grand Christ, un vieillard qui portait le costume de Saint François, lui apparut ; il lui expliqua que la religion du Christ était une religion de miséricorde et il lui ordonna d'être joyeuse. Sainte Cunégonde comprit qu'elle venait de recevoir la visite d'un envoyé de Dieu, et, sans renoncer pour elle-même à la sévérité, elle devint bonne, douce compatissante et indulgente pour les autres.

Les Tartares envahirent la Pologne ; Boleslas subit une défaite écrasante près de Sandomir et la petite reine, épouvantée, s'enfuit de Cracovie et alla se réfugier en pays étranger. Les Tartares détruisirent Cracovie, battirent encore une fois les Polonais en Haute-Silésie, puis se retirèrent. Sainte Cunégonde revint en Pologne.

Elle consacra toute sa fortune à reconstruire les villes et les villages et à soulager la misère de son peuple.

Une légende, expression touchante de la reconnaissance populaire, attribue à Sainte Cunégonde la formation des mines de sel de Pologne. Sainte Cunégonde, appelée au chevet de son père mourant, jeta en passant son anneau d'or dans les mines de sel de Marmaros. Elle aurait bien voulu en voir de semblables en Pologne. Quand elle fut de retour à Bochnia près de Cracovie, elle fit venir des mineurs et ordonna de creuser la terre ; bientôt les mineurs rencontrèrent les premières couches de sel, et au milieu l'anneau d'or de Sainte Cunégonde tout resplendissant ; pour exaucer le vœu secret de leur reine, Dieu avait pris la moitié



SAINTE CUNÉGONDE EN PRIÈRES
par Matejko.

des mines de sel de Marmaros et l'avait transportée en Pologne.

Devenue veuve, elle se fit religieuse et entra chez les Clarisses. Une nouvelle invasion des Tartares la força à s'enfuir dans les Carpathes, non loin de Zakopane.

Sainte Cunégonde, chassée par deux fois de son pays, devint au XIX^e siècle, la patronne des exilés et des proscrits polonais. Elle apparaissait dans les camps d'insurgés pour ranimer les courages défaillants ; à Malgoszeza, en 1863, elle revêla une sentinelle qui dormait et sauva ainsi le camp d'une destruction totale, ailleurs elle remplit de pain les besaces de Polonais errants, etc.

Toute une floraison de légendes s'épanouit au XIX^e siècle, autour de la petite reine qui dota la Pologne de ses fameuses mines de sel.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



A COLMAR

M. KRUMHOLTZ, procureur du lycée Bartholdi à Colmar, a donné dans la salle de l'ancienne douane pour les Amis de la Pologne de la ville, qui préside magistralement M. BONFILS-LAPOUZADE, procureur général, une conférence sur Marie LESZCZYŃSKA.

M. KRUMHOLTZ n'est pas seulement un historiographe éminent, il est, en plus, un poète délicat qui possède d'immenses richesses quant à l'expression. Sans jamais rien perdre en route, sans jamais être pris au dépourvu, avec une fine sensibilité, il nous a, en effet, conté le roman de la reine de France.

Ce fut une merveille de l'entendre et de voir avec quelle aisance, quel équilibre juste, il sut intéresser, étonner, apitoyer son auditoire : il sut (avec quelle maîtrise) faire revivre, devant une lampe fumuese (à la suite d'une panne d'électricité) une page de cette gloire très lointaine.

M. KRUMHOLTZ, sans s'attendre à une rhétorique trop facile, sut, au cours de sa conférence, aller droit à la vraie émotion qui se communiqua à l'assistance, au premier rang de laquelle on notait la présence de M. Léon NOLL. On fit une longue ovation au conférencier et ce fut justice.

Au début de la soirée — une soirée vraiment remarquable que nous devons une fois de plus aux Amis de la Pologne — M. BOHDAN DE SAMBORSKI, consul général de Pologne à Strasbourg, qui avait accompagné M. le vice-consul Michel de SZYMORSKI, célébra en termes émoignants l'amitié qui, de tous temps, lia la France et la Pologne. Dans ce préambule de choix, M. SAMBORSKI ne manqua pas de faire acclamer les noms de Pilsudski et du général Weygand.

L'auditoire très nombreux qui s'était saisi tout bien que mal, dans la trop étroite salle plongée dans les ténèbres, goûta encore l'éloquence toujours prenante de M. BONFILS-LAPOUZADE. « L'amour de la Pologne, dit-il, est une belle, bonne et vieille tradition à Colmar et il n'est pas étonnant que notre groupe d'Amis de la Pologne, avec ses 230 adhérents, soit un des plus importants de France. »

M. PAUL HIRTH, conseiller à la cour d'appel, qui est aussi un pianiste émérite, exécuta, au cours de la soirée, de belles pages de Liszt, Chopin, Widor. Un dîner reunit, ensuite, les personnalités qui avaient assisté à la conférence au buffet de la gare.

H. E.

(Extrait de la France de l'Est).

A AVIGNON

Pour la Pologne, M. MOLINIÉ, député de l'Aveyron, est venu donner le 24 février, dans la salle des fêtes de la mairie, une conférence sur « La Pologne, l'Allemagne et la politique extérieure de la France ». L'intérêt de cette question, brûlante d'actualité, avait attiré une affluente considérable. Beaucoup d'auditeurs durent rester debouts.

Le conférencier, membre de la Commission des Affaires étrangères, fut présenté par Mme Fossé-Fams, présidente de la Société des Amis de la Pologne à Avignon ; elle fut très applaudie.

M. MOLINIÉ décrit le voyage qu'il fit, récemment, à travers la Pologne avec quelques autres parlementaires. Il visita l'exposition de Poznan, où avait été concentré tout ce qui avait trait à l'industrie et à l'agriculture polonaises. Il traversa Varsovie et Vilna dont les noms évoquent de magnifiques souvenirs. Après avoir pénétré en Haute-Silésie, M. MOLINIÉ se rendit à Cracovie, et visita enfin le port de Gdynia.

Profitant des enseignements qu'il avait recueillis dans ce long voyage, M. MOLINIÉ démontre l'importance considérable que la Pologne pouvait avoir dans l'avenir. Si elle est unie à la France et aux grandes puissances, il lui sera possible de contrebalancer l'influence allemande et d'écarter la menace soviétique.

La foule se sépara, en applaudissant longuement le conférencier et en s'unissant aux paroles de remerciements qui lui furent adressées au nom des Amis de la Pologne. Ajoutons que de nombreuses adhésions ont été recueillies.

Les huit journaux locaux ont donné de longs et élogieux compte-rendus de la réunion.

Remarques dans l'assistance : M. GROS, maire, député, conseiller général ; M. DEMAS, ancien sous-préfet, attaché à la Préfecture d'Avignon ; M. HENRI FAURE, secrétaire général de la Chambre de Commerce ; M. SERRET, procureur du lycée ; Mlle DUBRETHIER, directrice du lycée.

(Extrait de la presse locale).

A VICHY-CUSSAY

Deux conférences de Paul Cazin

Dans le hall de la Source de l'Hôpital à Vichy, Paul Cazin a donné une conférence sur la Pologne joyeuse. Public extrêmement attentif et compréhensif d'ingénieurs, médecins, commerçants.

Cazin exposa que la Pologne n'était ni un triste pays, ni un pays triste. Découvrant le pays même, ses horizons, ses principaux monuments, ses ressources économiques — puis le peuple, le tempérament, le caractère, le ressort moral et optimiste, les arts : décoration, musique et danse, mettant au point certains préjugés ; rappelant l'histoire qui montre que les Polonais ont su « se gouverner » pendant des siècles, tout comme d'autres, Cazin aime à redire que certains clichés tenaces tiennent à des mots d'ordre littéraires. C'est Voltaire qui a créé le mythe de la boucherie polonaise. Et si Rulhière avait intitulé son livre « Les Révolutions de Pologne », — et Vertot le sien « Histoire de l'Anarchie du Portugal », — les Portugais auraient devant l'Histoire une réputation d'anarchie, tandis que les Polonais porteraient l'étiquette de Révolutionnaires — au ne convient pas trop mal, non plus aux Français et même aux sages Anglais.

Cazin parla aussi assez longuement de la question du couloir que tout le monde désirent entendre traiter. Il conclut en invitant les journalistes à ne pas prendre trop au sérieux les querelles d'allemands.

Cazin fut invité à répéter sa conférence au théâtre municipal de Cussey. Son auditoire fut composé en grande partie des élèves du collège que dirige M. BOISSONIER et où il maintient à un haut degré les disciplines classiques. Le collège de Cussey est renommé également pour ses succès sportifs ; les esprits y sont vifs dans des corps vigoureux.

Tout ce que le conférencier dit à ce jeune public de la vigueur de la race polonaise et de la finesse de l'esprit polonais fut parfaitement compris.

Cazin conférencier est exquise et malicieuse comme Cazin écrivain ; c'est dire son succès.

Le beau film des Amis de la Pologne sur la campagne polonaise termina les deux séances.

A LILLE

Le bal Leszczyński

Le 12 Février, un bal extrêmement brillant a été donné par l'Alliance Franco-Polonaise du Nord aux Ambassadeurs.

Les sâtes franches éclatantes, les frais jâbots de dentelles, les velours chatoyants, jâmes d'or et d'argent, mettaient en valeur les blanches perruques des marquis et les boucles poudrées des marquises. Enseemble élégant, gracieux, brillant sous les feux des projecteurs et qui faisait revivre toute la grâce précieuse du XVIII^e siècle.

Ce bal est un des plus chics, des plus sélects de l'année, où l'aristocratie lilloise cotoie les personnalités les plus marquantes de la cité. Par la qualité des toilettes féminines, l'impeccabilité des habits et des smokings, ce gala offrait, hier, aux Ambassadeurs, une petite merveille. Quant au choix des attractions, il témoignait d'un sens artistique parfait.

Citons parmi les personnalités présentes : Mme LAMERON ; MM. BOUTARD, secrétaire-général de la Préfecture, représentant M. le Préfet ; SIBON, chef de cabinet ; CHATEL, recteur de l'Université, et Mme ; Mlle WYSZYŃSKA, directrice du lycée de Jeunes filles de Lille ; DRZYZIŃSKI, consul

de Pologne : BORKOWSKI, vice-consul général de Pologne, à Paris ; général BICKER ; le capitaine CHARTIS, représentant M. le général BOQUET ; M. J. LAMY, adjoint, représentant M. Roger SLEMEGO, député-maire de Lille ; DELPOULLE et BOUTCHERY, des « Amis de Lille » ; VEVEAU, chef de cabinet à la Préfecture du Pas-de-Calais ; DELAUX, vice-président de l'Alliance Franco-Polonaise ; les doyens des Facultés ; GOUDEBERT, président de l'U.N.C. ; le commandant GROTTIARD, etc.

Cette soirée de bienfaisance, organisée au profit de l'œuvre Opieka Polska, fut une gracieuse évocation de l'Amitié Franco-Polonaise au XVIII^e siècle, lorsque le roi de Pologne, dont la fille était devenue reine de France, résidait à Nancy.

Le « Menuet » de Paderewski, en costume Louis XV, réglé par MILLY LORETTY ; la petite MICHELLE, dans une danse de style ; CLARY DE VELD et YORBAIA, dans « Musidora », puis LA MAZIER, dans une danse polonaise, obtinrent un tel succès que ce bal peut être classé comme le premier du genre. (Extrait de la presse locale).

Reception du général Gorecki

Samedi, à 16 h. 38, le général GORECKI, président de la Fédération nationale des Anciens Combattants polonais, président de la banque de l'Economie nationale, à Varsovie, et membre de la Fédération interalle des anciens combattants, a été reçu à la gare de Lille, par MM. GOUDEBERT, président de la Section lilloise de l'U.N.C. ; DE BONNEVILLE, conseiller de préfecture, représentant M. Langeurou ; le colonel ROZIER, représentant le général Boquet ; BRZEZINSKI, consul de Pologne ; GALAS et JARCZYNSKI, vice-consuls ; le commandant GROTTIARD, président des Officiers de réserve ; DELAUX, vice-président de « l'Alliance Franco-Polonaise du Nord », représentant le président ; M. le recteur CHATELET ; Jean-Serge DEBUS, secrétaire-général de cette Association ; le docteur KOZLOWSKI, président des Anciens Combattants polonais de la région du Nord ; REICH, président de la Société des ouvriers polonais de France ; GOUCOUK, président du Comité d'entente des Associations d'anciens militaires ; USPOLEWICZ, secrétaire adjoint de l'Alliance Franco-Polonaise ; BUCKINGS et HUGO et VANCAUWENBERG, officiers de réserve, commandant d'honneur de l'Union des Officiers de réserve polonais, etc.

Le général GORECKI s'est distingué pendant la guerre et est considéré par ses compatriotes comme un héros national. En 1914, M. GORECKI, officier des Légions polonaises, rejoignit la légion polonaise du général Haller et les troupes alliées. Cerné, on l'internait en Hongrie. L'Armistice victorieux et la dissolution de l'Empire des Habsbourg le libéra.

Le général GORECKI fut un des principaux organisateurs de l'armée polonaise. En 1926, il prit la direction de la banque de l'Economie nationale à Varsovie.

Salué respectueusement par la foule à son arrivée en gare de Lille, le général GORECKI s'est rendu au monument aux morts où il a déposé une gerbe aux couleurs polonaises. Puis il gagna l'Hôtel des Canonnières, où une réception, à laquelle assistaient, outre les personnalités déjà citées, Mme ANICOT, présidente de l'Association lilloise des veuves de guerre, et M. INGELBANS, conseiller municipal, avait été organisée.

Au nom des 45.000 membres de l'U.N.C. de la région du Nord, M. GOUDEBERT assura notre hôte de toute la sympathie des anciens combattants.

M. DELAUX apporta au général le salut de l'Alliance Franco-Polonaise du Nord de la France.

M. DE BONNEVILLE présenta le salut de l'Administration préfectorale au général GORECKI et au président de la République polonaise.

Le général GORECKI, très touché, remercia toutes les personnes qui l'entouraient de l'accueil qu'ils lui avaient réservé. Il les remercia au nom des 500.000 anciens combattants polonais, dont il est le représentant.

Un peu plus tard, le général GORECKI fut reçu au Cercle des Officiers de réserve, où quelques mots de bienvenue furent prononcés par le commandant GROTTIARD, président de l'Association.

Dans la soirée, une réception intime se déroula dans les salons de M. le consul de Pologne, Mme BRZEZINSKA accueillit avec une grâce charmante ses invités parmi lesquels se trouvaient M. le préfet du Nord et M. de LANGEON ; le général et Mme BICKER ; le secrétaire général du Nord et Mme L. BOUTARD ; MM. POKORSKY, consul de Tchécoslovaquie ; GOUDEBERT, GROTTIARD, HEZARD, LEMAS, Jean-Serge DEBUS, docteur LAFONTAINE, BRACHARD, VANCAUWENBERG, docteur KOZLOWSKI, WIASZCZ, PRANZYNSKI, REICH, etc.

(Extrait de la presse locale).

A LA SALLE WAGRAM

Les associations d'Anciens Combattants français avaient organisé le 10 Février à la salle Wagram, une grande réunion à laquelle assistèrent plusieurs milliers de personnes, et dont l'ordre du jour était : « L'Alliance franco-polonaise et le problème de la paix ».

Après une allocution de M. Henry ROSSICOL, président de l'Union Nationale des Combattants, qui présidait la séance, et dont la conclusion fut que « si la France est nécessaire à la Pologne, la Pologne est indispensable à la France », le général GORECKI, Président de la Fédération des Associations Polonaises d'Anciens Combattants, amena à parler de la campagne révisionniste allemande, déclara notamment :

« Pour la Pologne, il ne se pose pas de problème du corridor. Ce corridor n'existe pas. La propagande allemande appelle ainsi la Poméranie, une de nos provinces grande comme les deux tiers de la Belgique.

« Nous ne songeons, conclut l'orateur, à aucune conquête ; aucun esprit d'aventure ne nous anime. A la conférence de la Paix on a traité la Pologne en parente pauvre, en « puissance à intérêts limités », on ne lui octroya qu'un minimum de justice. Nous avons signé, nous avons accepté. Nous respectons nos obligations, nous ne réclamons rien à personne. Mais nous ne permettrons pas qu'on touche à nos frontières ».

Après plusieurs autres discours, deux films furent projetés pour terminer cette belle réunion de fraternité franco-polonaise.

Les Amis de la Pologne avaient pris une part active à l'organisation de cette imposante séance.

A TROYES

Le comité troyen des « Amis de la Pologne » avait organisé le 25 Février dans la vaste salle du Conservatoire, une soirée de propagande qui eut un brillant succès et réunit un auditoire composé de citoyens des deux nations unies par une amitié séculaire.

Nous y avons remarqué la présence de MM. TRIBULI-NOLAT, président du Tribunal de Commerce ; KERCKOUFFE, commandant de recrutement ; BRACHARD, rédacteur en chef du « Petit Troyen » ; VIMONT, inspecteur du travail et de nombreux membres de l'enseignement secondaire et primaire.

Le comité troyen, dirigé par M. CHEVALIER, professeur d'histoire au Lycée, président, assisté de MM. BOUTRONNE, proviseur, RICHOMMARD, inspecteur primaire, vice-présidents ; HANNICH, professeur d'allemand ; PAMAS, directeur d'école annexe, secrétaire ; SCHWEITZER, trésorier, comprend un grand nombre d'universitaires de notre cité.

La soirée de mercredi fut précédée d'une allocution de M. CHEVALIER, président, dans laquelle il rappela la vie et les œuvres principales du poète polonais Adam Mickiewicz, un des plus romantiques écrivains européens, auteur de l'œuvre intitulée Pan Tadeusz. Ce poème a inspiré le film présenté au cours de cette réunion, M. CHEVALIER en fait l'historique et met en relief les trames qui le composent.

La fidèle reconstitution historique, les jolis paysages présentés, la grandeur des tableaux s'ajoutant parfois à des scènes du plus pur romantisme, donnent à ce film un caractère du plus haut intérêt malgré les difficultés que l'on éprouve parfois à suivre un scénario qui s'est étroitement attaché à l'ordre du poème dont il s'inspire.

Des auditions de disques bien choisis et dus, ainsi que l'appareil qui en assurait une reproduction agréable, à la générosité de M. GRIS, augmentaient l'attrait de ce spectacle.

Une collecte faite à l'entr'acte et la vente des programmes a couvert largement les frais occasionnés par cette soirée de propagande dont nous félicitons vivement les dévoués organisateurs.

A ALFORTVILLE

Une fête des plus charmantes fut organisée pour les élèves, les anciens élèves des écoles communales pour le public d'Alfortville le 23 Février, par Mme BOUTCHER, directrice des écoles communales.

Le programme, des plus attrayants, comprenait une causerie de notre ami M. OUVRIER, inspecteur de l'enseignement, qui lui donna avec le charme et le cœur qu'on lui connaît.

Mlle TONIA PAVEL, enchantée le public par ses chansons qu'elle chantait et mime avec un art consommé. M. DIDIER et sa partenaire, dans leurs danses cracoviennes, furent beaucoup applaudis.

Mme GREGIER avait eu la charmante pensée de faire costumer en polonaises plusieurs jeunes filles de la ville. Des projections lumineuses et des films ont terminé cette séance préparée avec beaucoup de goût et d'amitié et qui mérita pleinement son grand succès.

A CONSTANTINE

Mme Marcelle VIERRY, dont nos lecteurs connaissent de longue date l'inséprouvable dévouement, a donné une conférence sur la Pologne à l'Ecole Primaire Supérieure de Jeunes filles. Une centaine d'élèves y assistaient et montrèrent un vif intérêt à la parole chaude et colorée de la conférencière.

Le groupe des Amis de la Pologne à l'E.P.S. fut reconstitué à la suite de cette belle conférence avec plus de succès encore que l'année précédente.

A SOISSONS

Mme MOTOUX, directrice du Collège de Jeunes filles, secrétaire générale du comité soissonnais des A. P., a organisé avec l'aide de Mlle AUCHER, professeur, de M. HENRY, pharmacien et des membres dévoués du comité, deux représentations du film, *M. Thadée*. La première fut réservée aux écoles, la seconde eut lieu sous la présidence de Maître MARQUICZY, maire de Soissons. Dans un discours éloquent, il retraça rapidement l'histoire de la Pologne et insista sur la nécessité de l'Alliance franco-polonaise pour la grandeur de la France et le maintien de la paix. Mme Rosa BAILEY présenta le film en une allocution vivante, toute animée d'amour pour la Pologne et parfaitement documentée. Les programmes établis avec beaucoup de goût furent vendus par des collégiennes en costume de Cracovie.

A CAEN

Le général GORBUKI, venu pour se rencontrer avec les anciens combattants de Caen, a été reçu de la façon la plus cordiale chez M. Marcel LEBOUCHER, président des A.C., et président du Comité caennais des Amis de la Pologne, qui avait invité également le maire de Caen et le président du Conseil interdépartemental de Préfecture, M. DELANGE, représentant le Préfet. A cette réception assistaient le commandant du vaisseau PETELIZ, les capitaines de corvette PLAWSKI et SOKOLOWSKI, etc.

AUX J. P. DU 7^e ARRONDISSEMENT

Le 5 Février, devant les Jeunesses Patriotes du 7^e arrondissement et sous la présidence de leur chef M. Marcel MOSES, M. Philippe POINSON parla du rôle de la Pologne en Europe Centrale. Il dressa le tableau de l'activité de la Pologne depuis 1919 et montra les dangers qui la menacent encore. Il conjura les Français de se faire les artisans d'une alliance franco-polonaise si intelligente et vivante et reclama le respect des traités qui peut seul permettre à l'Europe de vivre en paix.

AUX J. P. DE MEURTHE-ET-MOSELLE

Le 22 Janvier, M. Philippe POINSON parla, à Nancy, de l'Alliance franco-polonaise et de sa nécessité, devant les Jeunesses Patriotes de Meurthe-et-Moselle et sous la présidence de leur chef départemental, M. Jean L'HOTTE. Chaleureusement applaudi, notre collaborateur démontra que l'Alliance entre la France et la Pologne répond à la fois aux sentiments et aux intérêts de deux peuples et qu'il n'est guère possible de travailler sans elle au maintien de la paix.

DIVERS

Au banquet de l'Association des Producteurs du 26 Février, présidé par le général Paris, notre ami M. de Barleim a traité excellemment de la question de Dantzig.

A Hainbourg, M. l'abbé Georges Prevost, professeur au Séminaire a déjà donné cette année plusieurs conférences sur la Pologne et saupenné à en donner plusieurs autres.

Le 10 Février, la Ligue des Patriotes a donné à Fontainebleau, avec M. Desiré Ferry, député, et le général Bajolle, une séance illustrée par les films des Amis de la Pologne. Mme Therouanne, conseillère à Livry, a donné plusieurs séances sur la Pologne avec les films des A. P.

Signalons un parfait article de M. Boris sur Zeromski, dans les « Amitiés », organe des « Amitiés foréziennes et v'illaves », de Saint-Etienne.

La société des Fonderies de Pont-d'Issouan a offert une fête d'arbre de Noël où les enfants des ouvriers polonais sont venus danser des danses cracoviennes.

HAUTS PATRONAGES

Le Général GOURAUD, gouverneur militaire de Paris et M. le Pasteur BOEGNER, président de la Fédération Protestante de France, ont bien voulu faire à notre association l'honneur de leur haut patronage.

A MARSEILLE

Par suite du décès du très regretté général de Tournadig, le Comité de Marseille a été reorganisé ainsi :

Président, M. le lieutenant-colonel GUILLOT ; vice-président, M. LEBOTARD ; secrétaire général, M. RABILLAUD ; trésorier, M. MOUTILLIER ; secrétaires, M. ANTONOWICZ, M. BARBAUD.

Nous remercions le lieutenant-colonel Guillot d'avoir bien voulu assurer la présidence.

NOS GROUPES SCOLAIRES

Leur nombre s'accroît encore ; tantôt ils sont créés par l'initiative des professeurs et tantôt par l'initiative des élèves eux-mêmes. M. Roger JAULT rassemble dans l'Amitié franco-polonaise 13 de ses amis, au lycée Fontanes, à **Niort**. Mlle QUEMUSSON, à l'E.P.S. de **Douai**, crée un groupe de 18 adhérents. L'Ecole Edgard-Quinet, vieille amie déjà, nous envoie 30 fr. par Mlle ANNOULT, M. CANELLIER, élève de l'Ecole Normale d'Instituteurs de **Rouen**, fait adhérer à la ligue 18 de ses camarades, et M. André PICARD 20 collégiens de **Châtelleraut**. Un groupe nouveau au lycée de jeunes filles de **Montauban**, création de Mlle DURAND-LAPIERRE, professeur, nous envoie, par Mlle BILLET, directrice, 45 fr. Le lycée d'**Annecy**, sous la direction de M. BERNIS, s'inscrit de 33 adhérents ; son jeune secrétaire, M. CARON, nous envoie maintes commandes d'insignes, cartes postales et vignettes. Les collèges de jeunes filles de **Soissons**, par Mlle AUCHER, d'**Armentières**, par Mlle FLAMAND, sont en progrès, ainsi que le collège de garçons de **Preux** par M. DESSAL. M. BERTHELET lance tout un mouvement à l'Ecole Normale d'Instituteurs de **Douai**, et nous envoie 153 fr. Mlle GAUCHER fonde un groupe à l'E.P.S. d'**Alençon** et M. PANIS en fonde un autre à l'Ecole annexée de l'Ecole Normale de **Troyes**. Grande joie pour notre secrétaire générale qui est berrichonne ; un groupe est constitué par Mme GUYOT au lycée de jeunes filles de **Bourges** avec 31 adhérentes, et un autre à l'E.P.S. de Jeunes Filles (45 adhérentes). Le lycée de garçons de **Bethune**, grâce à M. CLAMENS, sera lui aussi des A.P. La conférence de Mme VACHER trouvait 28 adhésions à l'E.P.S. de J.C. de **Constantine**. Le Cours Complémentaire de **Moulins** nous reste fidèle et nous adresse 30 fr. par Mlle PHIBOIS, sa directrice. Un groupe est annoncé à l'E.P.S. de garçons de **Craponne** (Haute-Loire), un autre au Cours Complémentaire de **Arzew** (Oran), par M. POULANGE, directeur.

Augmentation notable du groupe du Collège de J. F. de **Verdun** (Mme FERRI) et du lycée de J. F. d'**Avignon** (Mme FIDES-FARRÉ). Le lycée de J. F. de Strasbourg nous adresse à nouveau 45 fr. par Mlle PRIESTER.

De Pologne, les abonnements nous arrivent en masse avec des lettres toutes charmantes : pour n'en citer qu'un celui de Kepno avec 85 abonnements.

Gouvernante. — Polonaise de 36 ans, déjà en France, excellentes références, très bonne éducation et instruction, désirent place de gouvernante ou nurse dans une famille française. Ecrire aux Amis de la Pologne.

Publications recommandées. — Nos amis polonais en France nous indiquent l'ouvrage de Mme AUR WALEZYNSKA, sur Paris : « W miasteczku swiatla Polskie sciezki », illustré d'aquarelles par Wikl Ossowski. Ed. Rownica Drukarnia, ul. Ew. Mielzynskiego 24, Poznan, Publication de luxe.

Correspondance. — Mme JESTONOWSKA, ul. Szpitalna 2, à Lublinitz, Haute-Silésie, Pologne, désirent correspondre avec une jeune Française marie.

Un portrait du Maréchal Pilsudski est en vente au bureau des Amis de la Pologne. Il a été exécuté par le brillant artiste Arthur Szyk. Prix : 10 francs.

AVIS. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau client).

WACLAW SIEROSZEWSKI

Sur la Lisière des Forêts

Traduit du Polonais par Marie RAKOWSKA

Le chef-d'œuvre du grand écrivain et patriote polonais obtient en France, dans la remarquable traduction de Mme M. Rakowska, un succès considérable.

QUELQUES APPRECIATIONS

« Un livre étonnant ; tous les romans de l'exotisme ne semblent être près de celui-ci que balbutiements. Le roman de Sieroszewski dit les paysages extraordinaires de la forêt polaire, la vie tacoute et ses misères, les grandes chasses au renne, les pêches sur les lacs... Tout cela est d'une grande et émouvante beauté. » (FIGARO).

« Nous devons un chef-d'œuvre au long exil de Sieroszewski dans les neiges et les marais sibériens... Le récit de Sieroszewski est admirable. » (LE TEMPS).

« Il s'élève de ces pages un accent de tendresse qui donne le ton au livre... L'humanité, quand elle est ainsi exprimée, crée les grandes œuvres. » (LE PETIT PARISIEN).

« Livre remarquable et qui est un des plus émouvants qu'on puisse lire. » (LA LIBERTÉ).

Un volume (12 x 18,5), broché..... 15 francs

Chez tous les Libraires et Librairie LAROUSSE, 13-21, rue Montparnasse. Paris (6^e). — Joindre 10 % pour envoi franco.



NOS VIGNETTES

Quarante vignettes, d'un goût original et exquis, vous permettront, cher lecteur, de faire apprécier à vos correspondants les sites et les monuments polonais, et de leur faire connaître les grands hommes de la Pologne.

Elles représentent, en couleur pourpre ou sésia, le Maréchal Poniatowski, le Maréchal Pilsudski, Sieroszewski, Reymont, Paderewski, Marie Leszczynska, Notre-Dame de Wilno, le Wawel de Cracovie, les vieux hôtels de ville de Poznan et de Sandomir, les Carpathes, les bûsons de la fameuse forêt de Bialowięga...

M. Janusz Tomakowski les a composées avec la maîtrise, l'incépissable fantaisie et la hardiesse qui sont les caractéristiques de son art si personnel.

Elles existent en deux séries de vingt sujets chacune.

Prix de la série, franco : 1 franc 25.

Prix à nos bureaux : 1 franc.



LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.
Vice-Président : M. Robert SEROT, député.
Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Treasorier général : Dr VINCENT DU LAURIER.
Députés généraux à Varsovie : Mme SEKOWSKA.
Secrétaire-adjoint : M. Ph. POIRSON.

GROUPEMENTS UNIVERSITAIRES ET SCOLAIRES

Grandes Ecoles

Ecole Polytechnique, Directeur : M. Georges Vidal.
Ecole d'Agriculture de Grignon.

Institut Electro-Technique de Toulouse.
Ecole Normale des Arts du Dessin.

Ecoles Normales d'Instituteurs

Alger : Amiens : Angers : Aurillac : Avignon : Chartres :
Douai (M. Brichelet) : Draguignan : Guéret : Laval (M. Ren-
voise) : Le Puy : Mirecourt : Moulins : Périgueux : Rouen
(M. Candelier) : Troyes : Versailles (M. Havard).

Ecoles Normales d'Instituteurs

Albi : Alger : Aurillac : Beauvais : Bourg : Carcassonne :
Chartres : Chateauroux : Coutances : Dijon : Digne : La
Roche-sur-Yon : Lyon : Melun : Miliana : Montpellier : Mou-
lins : Niort : Pau : Perpignan : Quimper : Rodez : Saint-
Etienne : Tarbes : Toulouse : Troyes.

Lycées de Garçons

Alger (M. Schweitzer).
Annecy (M. Bernus).
Bar-le-Duc.
Charleville.
Chartres (M. Poirier).
Châtelleraut (M. Picard).
Colmar.
Digne. — Epinal (M. Parizet).
Langres (M. Blin).

Lorient (M. Merrient).
Macon (M. Guillemin).
Mont-de-Marsan.
Moulins (M. Mathis).
Nantes (M. R. Vieux).
Nevers (M. Nicolas).
Niort (M. Jault).
Orléans.
Paris Lycée Pasteur (M. Nouaillac).

Paris Lycée Rollin (M. Chérest).
Paris Lycée Saint-Louis (M. A. Durand).
Paris Lycée L.-de-Grand (M. Lauthrière).
Poitiers-3-Piire. — Pontivy.
Rochefort-sur-Mer.
Saint-Brieux.
Strasbourg.
Troyes (M. Chevallier).
Tunis. — Valenciennes.

Lycées de Jeunes Filles

Alger.
Amiens (Mlle Nizard).
Avignon (Mme Engel).
Bourges (Mme Guyot).
Colmar.
Constantine.
Lille.
Montauban (Mme Billet).
Moulins.

Mulhouse (Mlle Lévy).
Nantes (Mlle Bréhier).
Nice.
Nîmes (Mlle Guerre).
Oran.
Paris Lycée Fénelon (Mmes Poirier et
Pollet).
Paris Lycée Jules-Ferry.

Poitiers (Mlle Mazen).
Rennes (Mlle Lobbé).
Reims (Mme Hulin).
Rochefort-sur-Mer.
Saint-Etienne (Mlle Schmitter).
Strasbourg (Mlle Proebster).
Toulouse.
Valence.

Collèges de Garçons

Argentan.
Avesnes (M. Paolini).
Bergerac. — Bethune (M. Clamens).
Brioude.
Castelnau.
Châtillon-sur-Seine.
Commercy (M. Croix).
Coulommiers. — Châtelleraut (M. Prion).

Draguignan.
Dreux (M. Dessal).
Dunkerque (M. Jacob).
La Fore.
Luçon (M. Renonf).
Manosque.
Moissac.

Nogent-le-Rotrou (M. Héritier).
Paris Collège Sainte-Barbe (M. Noveh).
Remiremont.
Saintes.
Saint-Jean-d'Angély.
Verdun (M. Gouze).
Vesoul (M. Linotte).

Collèges de Jeunes Filles

Armentières (Mlle Flamand).
Bethune.
Châlon-sur-Saône (Mlle Blondeau).
Cherbourg (Mme Laumonier-Lory).
Coutances.
Creutzwald (Mme Stiegler).

Digne (Mme Marin).
Digne. — Epinal. — Epernay.
Millau (Mlle Gubal).
Neuilly. — Neufchâteau (Mlle Collet).
Rochefort-sur-Mer.

Laval.
La Roche-sur-Yon.
Lisieux.
Soissons (Mlle Aucher). — Troyes.
Verdun (Mme Fehrl).
Mostaganem.

Ecoles Primaires Supérieures de Garçons

Aillevillers (Mme Jardon).
Amboise.
Alger.
Arzew (M. Poujade).
Aurillac.
Bar-le-Duc (M. Lucquin).
Bout-sous-Bois.
Bressuire.

Cessenon (M. Gajet).
Cannes.
Craponne.
Constantine.
Cluses.
Creutzwald (M. Duquénais).
Gérardmer.
Juvisy (M. Hurey).

Le Chaylard.
Le Havre (M. Lecointre).
Moulins.
Moutiers.
Neudort.
Paris.
Poitiers (M. Changeur).
Strasbourg.
Tours (M. Thibault).

Ecoles Primaires Supérieures de Jeunes Filles

Alger (M. Hugues). — Avesnes.
Alençon (Mlle Gaucher).
Angers (Mlle Heldt).
Avignon.
Bar-le-Duc (Mme Rémy).
Béziers.
Bourges. — Chaumont (Mlle Bonnard).
Constantine.
Douai (Mlle Quenneçon).
Elbeuf.

Epinal (Mlle Macé).
Joinville (Mme Bazin).
Montluçon (Mme Filippi).
Quimperle.
Orléans (Mlle Tréglos).
Nancy.
Neuilly. — Nérac (Mme Duffieux).
Nice.
Nîmes (Mlle Drutel).
Moulins (Mlle Prabois).

Poitiers.
Paris Edgar-Quinet.
Poissy (Mlle André).
Rennes (Mme Dudoit).
Sisteron.
Salins (Mlle Ondot).
Saint-Calais.
Saint-Ls (Mlle Leseney).
Strasbourg.
Wissembourg.

Institutions Libres, etc.

Avignon, Institution Sainte-Marie.
Bourgen-Bresse, Ecole Saint-Louis.
Châteauroux, Cours Turmeau.
Clamart (Ecole Jules-Ferry).

Cigean, Ecole Primaire.
Hautbourdin, Petit Séminaire.
Paris, Ecole, rue Saint-Jacques.
St-Laon (Mlle Pron).

Nîmes, Institut, Alphonse Daudet.
Strasbourg, Ecole de la Duch. Chér.
Troyes Ecole annex (M. Pons).
Versailles, Institution Tacotat.